ADRIEN ARCAND

DU COMMUNISME AU MONDIALISME

CHAPITRE 1

LA FAUSSE DÉMOCRATIE

L'anticommunisme est devenu de mode. Il excite le zèle soudain de bien des hommes d'État, et il fait le sujet des conversations dans toutes les chancelleries.

La campagne mondiale entreprise contre le communisme depuis quelques mois semble devoir prendre l'ampleur d'une croisade. II ne fait aucun doute que c'en sera une dans toute la signification du terme aussitôt qu'elle se conjuguera avec l'action militaire.

Les historiens futurs de notre époque pourront bien difficilement comprendre non seulement l'inexplicable retard apporté à cette campagne anticommuniste, mais encore ce qui a pu transformer en anticommunisme les chefs politiques qui, connaissant les horreurs du communisme, ont aidé sa croissance pendant plus d'un quart de siècle. Ces chefs ont passé sous silence le massacre de la noblesse, des classes aisées, du clergé, des intellectuels, d'une trentaine de millions de chrétiens en Russie soviétique; ils ont laissé le régime détruire la tradition, la famille, la propriété privée, les droits humains, sans jamais faire appel à la «conscience universelle» ou aux

«droits de l'homme» qui leur sont si chers en temps de guerre; et quand la monstruosité communiste a été menacée de mort, non seulement ont-ils volé à son secours avec précipitation, lui donnant argent, machines et armements comme il n'en fut jamais donné au plus cher ou au plus précieux des alliés, mais encore ils lui livrèrent par ententes secrètes dûment signées (contre le droit même des peuples ainsi livrés) la moitié de l'Europe civilisée et les trois quarts de l'Asie.

Pour faire face au communisme, nos croisés modernes ne trouvent rien de mieux que de se lancer dans une course aux armements et de ressusciter, sous le nom de Pacte de l'Atlantique, l'ancien pacte anticomintern élaboré par Hitler, Mussolini, Franco, Salazar, Tiszo, Horty et Konoye. Durant la Deuxième Guerre mondiale, les mêmes Gouvernants avaient pareillement copié les systèmes ennemis de régimentation, rationnement, contrôles, plafonnements sur leur propre territoire, au nom du «devoir sacré» de les détruire dans les pays d'Europe qui en étaient affligés! On sait de quelle façon tous ces pays ont été par la suite «libérés», soit de leurs empires, soit de leur autonomie nationale, soit de leur initiative financière et économique, soit de leur stabilité politique. L'Europe entière a été broyée, désaxée, ravagée par deux grandes puissances extra-européennes, les deux seules puissances mondiales qui subsistent, U.S.A. et U.R.S.S., dont les impérialismes et les hégémonies se sont substitués à ceux

qui ont disparu. Ce sont les deux seules puissances mondiales qui restent sur la terre parce qu'en notre ère de guerres totales, complexes, où tous les métaux, tous les produits imaginables et toutes les techniques entrent en jeu, ce sont les deux seuls arsenaux réels qui existent. Angleterre, Italie, France, Allemagne, Pologne, pays balkaniques sont définitivement éliminés en tant qu'arsenaux complets, et ne pourront plus jouer dans l'avenir que des rôles de satellites, soutenus et armés par l'Amérique du Nord ou la Russie soviétique. La Deuxième Guerre mondiale en avait clairement indiqué tous les prodromes, que l'après-guerre a confirmés. C'est ainsi que l'on voit les Etats-Unis devenus la puissance méditerranéenne majeure, et des pays non-atlantique comme l'Italie, la Grèce et la Turquie adhérer au Pacte de l'Atlantique. C'est dans ces conditions que le communisme, si complaisamment toléré avant la guerre, tant aidé pendant la guerre, est devenu subitement le péril qu'il faut conjurer. Non pas à cause de toute son idéologie contre nature, de ses méthodes inhumaines, de son matérialisme qui veut exclure même l'idée de Dieu du coeur des hommes, mais parce qu'il représente un défi industriel et

commercial devenu trop immédiat, une menace militaire et aérienne devenue trop grande, une hégémonie politique trop vaste, une confiscation trop gigantesque des capitaux étrangers placés dans les territoires communistes La seule arme spirituelle que l'on oppose officiellement au communisme, c'est le mot démocratie, régime démocratique. C˙est un mot que se disputent âprement les soi-disant démocrates (qui n'en sont nullement) et les communistes. Il y a cent ans, voire deux cents ans, les protagonistes de l'idée communiste annonçaient que leur système donnerait au monde la plénitude de la démocratie; à la même époque, les Pères de la constitution américaine, de la constitution française, tous ardents partisans du système républicain, et les chefs de toutes les monarchies constitutionnelles, déclamaient violemment contre la démocratie, disant que son institution amènerait la fin des entités nationales, la dissolution de toute société civile, le renversement de toute religion, la perte du droit de propriété. Le vieil axe fasciste anticommuniste avait au moins le mérite d'opposé l'idée de nation à celle de «citoyenneté mondiale», l'idée de religion à celle d'athéisme, l'idée de discipline à celle de révolte, l'idée d'ordre à celle de chaos, l'idée de famille et de paternité à celle de l'individu anonyme, l'idée de propriété privée à celle de la propriété collective en tout et pour tout; c˙est pourquoi elle exerçait sur les masses qu'elle contrôlait une influence spirituelle si puissante que, même après les malheurs, la ruine, la destruction, la famine et la misère de la guerre la plus dévastatrice, après quatre années d˙occupation et de «ré-éducation», on admet que la physionomie morale de ces peuples n'a presque pas changé.

Jamais au Canada il ne fut question de démocratie avant l'année 1917, l'année même où Lénine et Trotsky établissaient le bolchevisme sous le nom de démocratie en Russie; il avait toujours été question de monarchie constitutionnelle, de régime constitutionnel. Aux États- Unis, aucun président américain n'avait osé parler de démocratie avant Woodrow Wilson en 1917; tous prêchaient «la république», le système républicain, et exprimaient leur horreur pour le chaos qui doit fatalement couronner la démocratie. En France, avant 1917, il n'avait été sérieusement question de démocratie que lors des insurrections communistes (les Communes) de 1848 et 1871, et en Russie lors de la révolution communiste ratée de 1905. Pour tout historien du communisme, il apparaît très clairement que le mot démocratie forme la première arme de propagande dans l'arsenal politique du communisme, que

cette arme est employée indistinctement dans les pays monarchiques, républicains, totalitaires; il apparaît encore plus clairement, du côté moral, que les principes de base qui peuvent actionner la démocratie doivent inéluctablement conduire au communisme; que même en triomphant de la Russie communiste dans une épreuve de force armée, le communisme sortira vainqueur dans les pays victorieux si les racines en ont été plantées. Ce n'est pas avec des armes qu'on détruit des idées, c'est avec des idées meilleures et plus saines. Les césars romains ont pendant plusieurs siècles, épuisé leur fureur et leur violence contre l'idée chrétienne qui est sortie triomphante en des arènes ensanglantées et des catacombes obscures.

Puisque l'idée communiste n'a pu prendre racine qu'à la faveur d'un déséquilibre social, provoqué et empiré par toute une série de conditions qui réagissent les unes sur les autres, il ne sera possible de la vaincre que par une autre idée qui inspirera et ramènera l'équilibre dans la société, à tous les points de vue.

La croisade anticommuniste arrive sur le tard et les grandes puissances ne s'y sont décidées que devant la menace à leurs intérêts matériels; c'est pourquoi il semble impossible que les conflits ne se décident pacifiquement, sans effusion de sang, soit sous la forme de guerres civiles qui embraseront les pays communistes ou les pays «démocratiques» (ou les deux groupes à la fois), ou une troisième guerre mondiale. De même, il semble impossible qu'une formule d'équilibre, qui comportera l'apaisement social, puisse être établie avant que la querelle ne soit vidée. Antérieure à la querelle communisme-«démocratie», il y a celle de l'être humain et de la société, qui dure depuis quelques siècles et qui forme un conflit de conscience, cause du déséquilibre trouvé à l'origine des maux modernes. Ce déséquilibre, qui provoque dans le monde tant de perturbations et de tumultes, de misères et de malheurs, est avant tout un déséquilibre spirituel. Il résulte de ce fait que le citoyen a des convictions spirituelles, ne seraient-ce que celles émanant de la loi naturelle écrite dans sa conscience, tandis que l'état qui le régit n'en a aucune. Le citoyen a des croyances, l'état n'en a pas et, suivant les principes admis du naturalisme ou modernisme, il ne doit pas en avoir. Cette terrible situation qui

a faussé tous les rapports individu-société, est née de ce que l'on a interprété par «séparation de l'Église et de l'État». On ne s'est pas contenté de faire le partage des pouvoirs, la détermination des sphères d'action; l'état a mis de côté toute spiritualité, toute croyance.

Sous le prétexte de neutralité, il a ignoré, il a écarté, il a souvent combattu le côté anémique de l'être humain. Pour l'état moderne («démocratique» comme communiste), l'être humain est un corps vivant capable de penser, et pas autre chose. Il violerait les lois fondamentales de la «démocratie» s'il admettait l'existence de l'âme humaine ayant des fins particulières ou générales, ayant des droits formels et des devoirs impérieux. Aussi, l'état moderne a-t-il dû devenir exclusivement matérialiste, qu'il soit libéral-démocrate, socialiste-démocrate, ou communiste-démocrate. Un état de conception essentiellement matérialiste gouvernant des êtres avant tout spirituels, puisque le corps n'est que temporaire et que l'âme vivra toujours, voilà le plus grand désordre qui pouvait surgir en ce monde. Nous y sommes depuis longtemps et c'est aux échéances de ses conséquences que nous devront faire face. Les états païens de l'antiquité avaient au moins la logique et le bon sens de gouverner de pair avec les croyances spirituelles générales des populations et de leur époque. L'état moderne, orienté avec constance par l'idée d'émancipation qui a présidé à sa naissance, par des absolus illusoires auxquels on a donné les noms d'«égalité naturelle» et de «liberté indistincte», s'est toujours éloigné davantage, par son matérialisme, du caractère spiritualiste des individus qu'il gouverne. Aussi, la première formule de retour à l'équilibre social ne peut-elle être que de redéfinir l'être humain, origine première de toute société, et d'échafauder le régime politique, la législation et l'administration sur cette définition. Tout autre fondement à l'édifice social ne pourra être que faussé et branlant.

Chapitre 2

L'EXISTENCE OU LA NON-EXISTENCE DE L'ÂME HUMAINE

C'est donc sur la définition de l'être humain que devra reposer le monde nouveau de demain, lorsque le monde d'aujourd'hui aura été «liquidé» dans l'effondrement de ses propres erreurs. Et il faudra que cette définition de l'homme soit juste, qu'elle soit la bonne, sans quoi le nouvel édifice social croulera encore plus vite que son prédécesseur.

Car, il faut revenir à cette vérité fondamentale que l'être humain, étant antérieur à toute institution, il lui est supérieur; que toute institution, quelle qu'elle soit, a pour fin immédiate et lointaine d'aider l'homme, le servir, alléger son sort, lui procurer des facilités qu'il ne pourrait trouver en restant isolé, promouvoir son développement moral, intellectuel et physique, l'aider à tendre le plus normalement et le plus facilement au but de son existence.

Toute institution, tout état, tout système politique, toute forme de gouvernement qui n'a pas cette ligne de conduite comme guide de son activité, va à rebours de sa raison d'être et ne peut qu'être funeste à l'être humain. Aucune institution n'a jamais pu faire un homme, mais des hommes ont fondé et composé les institutions.

L'homme avant les institutions

C'est librement que les hommes fondent, ou doivent fonder, les institutions, et qu'ils doivent pouvoir s'en retirer.

En consentant à en faire partie, ils consentent à s'y soumettre, à obéir aux lois et règlements qu'elles pourront promulguer. C'est ainsi que les institutions, fondées librement par des hommes libres, peuvent restreindre la liberté pourvu que cette restriction concorde avec le but essentiel de toute bonne institution: servir et protéger l'homme. Toute institution imposée aux hommes contre leur gré est essentiellement mauvaise, et ne produit que tyrannie et destruction. Toute institution bonne à son origine, devient essentiellement mauvaise lorsque, cessant de servir l'être humain, elle veut s'en faire servir.

L'homme étant antérieur à toute institution et devant servir de base fondamentale à toute association, il est d'importance majeure de savoir ce qu'il est, afin que les associations supérieures auxquelles il se soumettra librement puissent le gouverner sagement, c'est-à-dire conformément à sa nature, ses besoins, ses fins.

Dans le monde civilisé, partiellement subjugué ou envahi par la barbarie, il n'y a que deux définitions de l'être humain; la définition naturaliste et la

définition chrétienne.

Définition naturaliste

La première définit l'homme comme un animal évolué, une espèce de singe amélioré, capable de penser, mais privé de ce que l'on appelle communément l'âme. L'homme ne comporte aucun élément spirituel. Cette négation de l'esprit chez l'homme se complète par la négation du monde spirituel et d'un Dieu pur esprit. La conclusion ultime de cette définition est que l'homme doit être régi comme le sont les animaux, enrégimenté comme les chevaux domptés qu'on conduit à l'écurie, à qui on procure la nourriture et le gîte en retour du travail et des profits qu'ils rapportent: que l'on «liquide» dès qu'ils ne sont plus profitables; qui ne possèdent rien, ne connaissent aucune vie de famille, n'ont aucun souci spirituel ni aucune idée de divinité ou de religion. Comme pour les animaux, le seul moyen de faire reconnaître l'autorité et d'imposer l'obéissance, c'est la terreur érigée en institution. Le communisme, qui traite ainsi l'être humain, est excessivement logique avec la définition qu'il fait de l'homme. Si l'homme n'était qu'un animal, toute l'idéologie communiste, toute sa théorie et sa pratique seraient vraies et justifiées. Mais pour que les maîtres du communisme considèrent et traitent ainsi des êtres humains, sans s'infliger à eux-mêmes les mêmes traitements, pour qu'ils s'arrogent le droit de terroriser et d'enchaîner des hommes, il faut nécessairement que ces maîtres du communisme se considèrent d'essence supérieure, au-dessus de leur «bétail dompté». C'est une considération fort importante qu'il ne faut jamais oublier dans l'étude du communisme.

Définition chrétienne

La définition chrétienne de l'être humain, qui a prévalu en Occident pendant treize siècles, c'est-à-dire depuis Constantin Paléologue jusqu'à la Révolution française, est aux antipodes de la définition naturaliste. L'homme est avant tout un esprit qui vivra des millions et des milliards d'années, qui ne mourra jamais, qui n'aura pas plus de fin que l'éternité elle-même et qui, momentanément, est emprisonné dans un corps humain afin de jouer sur cette terre, pendant un certain temps, un certain rôle voulu par Dieu et pour la plus grande gloire de Dieu. Dans l'idée chrétienne, l'homme est le couronnement de toute la création, il est au-dessus des anges et des archanges qui le servent comme messagers et protecteurs. C'est si grand un homme, que Dieu est

descendu sur terre pour le servir, lui laver les pieds, souffrir pour lui, mourir pour lui, le sauver. C'est si grand un homme, dans l'idée chrétienne, que Dieu Lui-même, qui ne peut ajouter à Sa gloire puisqu'elle est parfaite, S'est glorifié en Se donnant le titre de «fils de l'homme». C'est si grand un homme que même s'il n'y en avait qu'un seul sur la terre, fût-ce le plus petit, le plus ignorant, le plus laid, il serait justifié de se promener avec la majesté et la dignité du plus glorieux des empereurs en se disant :«Je suis le fils de Dieu, mon corps est sorti de Ses Mains, mon âme est sortie de Sa bouche; je suis Son chef-d'oeuvre, Son image, le cohéritier de Son Christ; les firmaments, les planètes, les saisons, les océans, les montagnes, les fleuves et les prés, les minéraux, les végétaux et les animaux, c'est pour me servir qu'Il a fait tout cela. Ma dignité est si grande, mon avenir est si prestigieux, ma nature est si sublime qu'il ne m'est pas permis de servir autre chose que Dieu Lui-même et mes semblables, qui sont des fils et des images de Dieu en ce monde». Tel est l'être humain comme le conçoit et l'enseigne le christianisme, non seulement en théorie mais aussi dans la pratique, car deux mille ans d'histoire nous démontrent qu'à l'exemple de Dieu fait homme, ses pontifes, ses apôtres, ses martyrs, ses missionnaires, renonçant à tout n'ont jamais hésité à se laisser torturer et massacrer pour confirmer leur enseignement sur la sublime dignité de l'homme et ses rapports avec Dieu. Venant de Dieu par la création, l'homme qui a déchu, a pour fin de retourner à Dieu par la rédemption.

Voilà les deux seules définitions de l'être humain qui ont cours dans le monde occidental. On ne connaît pas d'intermédiaire. Ét le combat que se livrent le communisme et l'anticommunisme repose, en dernier ressort, sur ces deux définitions. En somme, c'est la lutte pour le Christ et contre le Christ, sans moyen terme possible. L'une ou l'autre des deux idées doit être vaincue, doit disparaître.

Quand on examine de près le problème qui se pose aujourd'hui au monde, il n'est pas question de religion autant qu'on le pense. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de religion, cela ne changera rien à la réalité suprême. Que toute trace de christianisme disparaisse de ce monde, le Christ existera toujours. Il existe ou Il n'existe pas; indépendamment de toute religion, Il est une réalité ou Il est un mythe; et l'histoire atteste qu'Il existe. Que le matérialisme balaie tous les pays de la terre et que les hommes en viennent jusqu'au dernier à ne se croire que des animaux évolués, cela ne fera pas disparaître le seul fait qu'il répugne à tout être humain d'admettre qu'il aura une fin, que l'esprit qui parle au tréfonds de tout homme disparaîtra après la mort du corps.

L'existence ou la non-existence de l'âme humaine est autant une affaire politique, économique, sociale qu'elle peut être une question religieuse. Toute institution étant composée d'être humains et devant régir des êtres humains, elle doit les gouverner conformément à l'essence et à la nature de l'être humain. Et la nature de l'être humain ne peut être que celle d'un pur animal, ou celle d'un esprit immortel vivant passagèrement dans un corps animal.

D'après la définition chrétienne de l'homme, celui-ci ne doit servir que Dieu et son semblable. Dès le moment qu'il sert quelque chose sorti des mains de l'homme, il verse dans l'idolâtrie.

La finance est une invention de l'homme, de même que le crédit, l'économie, la machine, la science, l'art, les systèmes et formes politiques. L'homme tombe dans l'idolâtrie dès qu'il fait dépendre son bonheur, ses fins, sa destinée, de ces créations humaines faites pour servir l'homme.

Ainsi, ceux qui nous disent que la république, ou la monarchie, ou la démocratie, ou le crédit, ou le machinisme, ou le plannisme, ou le scientisme, ou le naturalisme, ou le rationalisme sont des conditions sine qua non du bonheur humain, du progrès humain, que sans eux, il n'y aurait plus de religion sur terre, plus d'ordre, plus de progrès, etc., font exactement ce que fait le nègre idolâtre d'Afrique quand, après avoir taillé une petite idole de ses propres mains, il se prosterne devant elle et lui confie son bonheur, sa santé, sa prospérité, son progrès.

Au-dessus de tout ce qu'il y a sur la terre, il y a l'être humain, lui-même immédiatement au-dessous de Dieu, fils de Dieu, image de Dieu, cohéritier de l'Homme-Dieu. Le meilleur système possible sur terre, dans n'importe quel domaine, doit donc être fondé sur ce qu'il y a de plus grand en ce monde: sur l'être humain lui-même. Si l'homme vit un demi-siècle ou trois-quarts de siècle dans son corps physique, il ne mourra jamais comme esprit. Il est donc avant tout et par-dessus tout un esprit. Toute institution basée sur l'homme lui-même sera donc forcément spiritualiste. Une institution basée sur la création matérielle de l'homme ne pourra être que matérialiste; ce sera une institution inférieure, indigne, puisque le matériel n'a ni la grandeur voulue ni la compétence pour gouverner un esprit, même s'il est emprisonné temporairement dans un corps matériel.Le communisme se définit pompeusement lui- même comme «matérialisme dialectique». Pour lui, tout n'est que matière; il n'y a ni Dieu, ni esprit, ni monde spirituel, ni âme. Et tout son système est échafaudé sur ces négations du

spiritualisme c'est pourquoi il doit logiquement combattre l'idée du spirituel. C'est justement parce qu'il la combat qu'il prouve le mieux son existence, car on ne combat jamais ce qui n'existe pas.

On parle beaucoup et en de multiples occasions des loups- garous, du bonhomme Sept-Heures, des faunes, des satyres, des fées, du Père Noël, des sirènes; mais quel groupe d'hommes sera jamais assez fou de partir en guerre contre eux, dans un grand mouvement mondial? Personne ne les combattra parce qu'ils n'existent pas. On ne combat que ce qui existe, et la lutte du communisme à l'esprit prouve que le spirituel existe, indépendamment de toute preuve fournie par la Révélation, les prodiges attestés, l'observation de la nature, la tradition des peuples et la «voix intérieure» de tout homme qui n'a pas étouffé sa conscience.

Pour faire opposition au communisme, nous avons aujourd'hui le libéralisme et ses succédané, dans l'arène politique. Or le libéralisme est issu exactement de la même idée, des mêmes principes qui ont conduit au communisme, un matérialisme aussi affirmé que celui de toutes les écoles marxistes. Croit-on que ce genre de feu éteindra l'incendie mondial, que ce genre de glace matérialiste fera fondre le grand glacier du suprême matérialisme?

CHAPITRE 3

VIOLATION DE LA NATURE

L'homme étant, par sa nature, un être spirituel vivant passagèrement dans un corps matériel, tout organisme qui veut le conduire ou le gouverner doit donc être spiritualiste, sous quelque forme matérielle que ce soit. Un organisme social qui ne correspond pas à la nature même de ceux qui le composent et qui y sont soumis, est un organisme contre nature. Tout ce qui est contre nature est monstrueux, et la nature n'endure pas la monstruosité; elle la garde stérile ou la détruit.

Souvent, à travers les âges, le matérialisme a pris l'ascendant sur la

société; chaque fois il s'est écroulé dans la confusion, le chaos, pour la plus grande misère des hommes et la destruction de ce qu'ils avaient bâti. Dans chacune des sept grandes civilisations que l'histoire a consignées, il y a eu comme dans la nôtre une crise culturelle aiguë qui a abouti à un gigantesque effondrement, celui-ci précurseur d'un retour au spiritualisme.

Rançon à payer

Quand un être humain viole une loi de la nature, il doit s'attendre à en payer la rançon, qui est généralement douloureuse. Il en est de même pour le corps social, qui ne peut échapper à l'inexorable loi. On a accoutumé de penser que les lois de la nature ne concernent que les choses matérielles et physiques, restreignant ainsi la vision de l'homme. Puisque l'homme est composé d'un corps et d'une âme spirituelle - celle-ci éminemment supérieure en qualité et en importance au corps périssable -, c'est violer la nature même de l'homme, individuellement et collectivement, que de renverser en lui l'équilibre des primautés, des importances et des supériorités. Si l'on a divisé les essences en naturel et surnaturel, toutes deux n'en sont pas moins, dans le domaine du créé, subordonnées au divin.

La terrible crise de culture par laquelle passe le monde moderne provient exactement de cette violation de la nature de l'homme. Les systèmes qui légifèrent pour lui, qui le conduisent, le gouvernent, façonnent l'organisation de sa vie, sont tous, exclusivement et sans aucune exception, des systèmes matérialistes. S'il reste encore dans quelques parties du monde, de petits États ou des pouvoirs régionaux d'esprit spiritualiste, des lois qui ont encore une teinte chrétienne, c'est par exception au grand courant général moderne; c'est comme des reliquats d'une époque où la foi - c'est-à-dire le spirituel - réglait la conduite des États et la vie des gens, plutôt que les considérations et les nécessités matérielles.

Le communisme plonge dans le matérialisme

Avec le communisme, une moitié de l'humanité a été plongée dans le matérialisme intégral, total, qui ne considère l'être humain que comme une entité essentiellement matérielle. Cette monstruosité contre nature ne pourrait subsister, même si elle devait conquérir l'humanité tout entière. Face au communisme il y a, dans l'autre moitié de l'humanité, les socialismes de toutes nuances et les libéralismes de toutes descriptions. Au libéralisme dont

s'inspirent presque tous les partis politiques connus, on donne communément les noms de capitalisme libéral, démocratie, libertarianisme. Ils sont tous de pure essence matérialiste et, par le jeu fatal de cause-et-conséquence, conduisent l'un à l'autre.

Feu le Pape Pie XI, qui fut l'un des grands penseurs de notre époque, dans sa célèbre lettre encyclique «Quadragesimo Anno», n'hésitait pas à écrire: «Le socialisme a le libéralisme pour père et le communisme pour héritier». Karl Marx, le plus éminent docteur moderne du communisme, disait exactement la même chose quand il énumérait les inévitables résultats du capitalisme libéral: l'argent et le pouvoir se concentrent graduellement en un groupe toujours plus restreint, la foule se soulève contre les abus de ce groupe et réclame l'étatisation de leurs entreprises, puis comme l'étatisation ne fait qu'empirer une situation déjà précaire une minorité agressive déloge les gouvernants par un coup de force et enchaîne le peuple entier. Si le libertarianisme dégénère infailliblement en une licence qui conduit au chaos, le communisme dégénère en esclavage qui finit par exploser et produire aussi un chaos. Pour un poisson c'est le chaos que de vivre hors de l'eau, contrairement à sa nature; pour l'être humain, c'est aussi un chaos que de vivre contrairement à sa nature, principalement si c'est dans un exclusivisme matérialiste. Tous les systèmes que nous avons aujourd'hui, soit pro-communistes, soit anticommunistes, sont matérialistes, donc contraire à la nature de l'homme. Les réformer paraît impossible. Par ailleurs, s'il faut compter sur leur chute collective pour l'avènement d'un système spiritualiste, il n'est pas possible de décrire la profondeur et l'étendue du bouleversement mondial qu'un pareil changement nécessiterait. Seul le Maître de toutes choses connaît ces secrets.

Les prévisions de Barruel

Dans ses «Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme», Barruel avait, dès la naissance même du libéralisme longtemps avant les affirmations de Marx, Pie IX, Hamilton, Pie XI et tant d'autres penseurs, indiqué l'aboutissement fatal de ce système nouveau. Il n'y a peut-être pas d'auteur qui ait mieux analysé les origines, l'organisation, les buts des pères du libéralisme inauguré par la Révolution française puis répandu ensuite dans le reste du monde. Dès 1796 (édition de Londres), puis avec plus de précision en 1803 (édition de Hambourg), Barruel écrivait dans ses mémoires au sujet

du libéralisme alors appelé jacobinisme:

«À quelque Gouvernement, à quelque Religion, à quelque rang de la société que vous apparteniez, si le Jacobinisme l'emporte, si les projets et les serments de la secte s'accomplissent, c'en est fait de votre Religion et de votre Sacerdoce, de votre Gouvernement et de vos Lois, de vos propriétés et de vos Magistrats. Vos richesses, vos champs, vos maisons, jusqu'à vos chaumières, tout cesse d'être à vous. Vous avez cru la Révolution terminée en France; et la Révolution en France n'est qu'un premier essai des Jacobins. Dans les voeux d'une secte terrible et formidable, vous n'en êtes qu'à la première partie des plans qu'elle a formée pour cette Révolution générale, qui doit abattre tous les Trônes, renverser tous les Autels, anéantir toute propriété, effacer toute Loi, et finir par dissoudre toute société. Le présage est funeste, et je n'ai malheureusement que trop de démonstrations à produire pour le justifier».

N'est-ce pas là exactement tout ce qu'on a vu se produire durant notre génération? N'est-ce pas là tout ce qu'on a à déplorer dans les pays communistes, ce dont sont ouvertement menacés tous les autres pays dans lesquels le libertarianisme tolère si complaisamment la corrosion communiste souterraine, tout en glissant ouvertement dans le socialisme? Pour annoncer près de deux siècles à l'avance exactement ce qui devait se produire dans la société des hommes, Barruel n'était ni prophète ni devin. C'était tout simplement un penseur profond et pénétrant qui, connaissant la nature réelle de l'être humain, pouvait sans risque de se tromper, annoncer avec assurance où l'application de tel ou tel sophisme devait nécessairement conduire.

Peuples enchaînés au cri de la liberté

C'est au cri de la liberté que tant de peuples ont été chargés de leurs chaînes, c'est en chantant l'hymne à l'émancipation que tant de millions d'hommes ont été poussés dans l'esclavage. Finie dans sa nature, la créature ne peut jouir que d'une liberté limitée; seul dans Son infinité le Créateur jouit d'une liberté absolue, sans limite, parce que Sa volonté est la Loi suprême et éternelle. Quand la créature a voulu faire un absolu de sa propre volonté, voulant s'émanciper de celle du Créateur; quand la créature a voulu franchir

les limites de sa propre liberté en voulant la libérer de la Loi suprême, ce fut toujours instantanément et automatiquement le commencement de sa déchéance. Si ce fut le cas pour des êtres aussi parfaits que la créature pouvait l'être, tels Lucifer, Adam et Ève, combien plus ce l'est encore pour les créatures entachées de la déchéance qui leur a été léguée!

Toute créature qui est esprit, qui peut dire ego, en tant qu'elle jouit de la liberté, à cette soif de voir sa liberté s'étendre aux dimensions de sa durée, de son immortalité; cette propension, qui apparaît comme un «instinct» spirituel, devient l'orgueil de la vie, la cause de tous les maux que l'homme se cause à lui-même, quand elle n'est pas contrôlée.

Ou il n'y a aucun être au dessus de l'homme, aucun Créateur dont la volonté fait loi, et alors l'homme doit jouir d'une liberté que rien ne limite, ses droits naturels sont suprêmes et absolus; ou il y a au-dessus de l'homme un Créateur éternel et infini, Qui fait loi, Qui a Ses droits, à Qui la créature doit se soumettre.

Suivant la réponse que l'organisme social apporte à l'une ou l'autre de ces alternatives, la notion et l'application de la liberté varient conformément.

Systèmes sans-Dieu pour hommes sans-âmes

L'affirmation des «droits de l'homme» indépendamment et en faisant abstraction des «droits de Dieu» constitue une négation de l'existence de Dieu, en même temps qu'une déification de la volonté, de la raison de l'homme; cette négation de l'Esprit infini conduit à la négation de l'Esprit fini, de l'âme humaine. Et l'aboutissement inéluctable de pareille affirmation est celui d'un système sans-Dieu pour hommes sans-âme, comme le communisme. C'est ainsi que tous les penseurs sérieux ont pu dire que le libéralisme contient le germe du communisme. Et l'on verra plus loin que cette conclusion est aussi vraie sur le plan national, financier, économique et social qu'elle peut l'être sur le plan spirituel.

Toute la question, issue de la nature même de l'homme, gravite autour de la liberté de l'homme, comment elle est conçue, quelles sont ses limites si elle en a, quel usage doit en être fait, qui peut la restreindre et jusqu'à quel point si il est permis de le faire. C'est une question d'une importance capitale autant que d'une délicatesse extrême, qui a passionné toutes les écoles et tous les portiques, qui aujourd'hui semble submergée par la même confusion que celle où se débat un monde en agonie.

CHAPITRE 4

L'ABUS DE LIBERTÉ

Du point de vue purement animal, l'homme ne naît pas libre; il naît esclave des exigences de sa nature animale. Comme les animaux, il faut qu'il mange et boive, il faut qu'il se défende contre les éléments, contre le froid, contre la chaleur; comme les animaux, il passe une partie de son existence dans le repos et le sommeil. Voudrait-il se soustraire à ces exigences que ce serait rapidement sa propre destruction.

Du point de vue familial, l'homme dès sa naissance est soumis à l'autorité du chef de la maison dans laquelle il grandit; les réprimandes, reproches et punitions qu'il subit pour certains de ses actes, dans quelque foyer que ce soit sur terre, indiquent assez qu'il n'est pas libre de faire tout ce qui lui plaît. Du point de vue social, il est soumis aux prohibitions édictées par la société à laquelle il appartient, et s'il contrevient à quelqu'une de ces prohibitions, il en est puni par la perte temporaire ou perpétuelle de sa liberté d'action; si même l'on apprend à l'avance qu'un homme a décidé de violer la loi, des mesures seront prises pour l'en empêcher par la force. Du point de vue professionnel, syndical, associationnel, clubiste, etc., le membre participant ne peut enfreindre les règlements du groupe sans compromettre sa liberté d'en faire partie.

Il en est de même du point de vue spirituel. L'homme n'est pas libre de faire ce qui lui plaît. Il ne doit faire que ce qui lui est permis. Dès qu'une chose est interdite, il n'est plus libre de la faire. Dès que Dieu, par exemple, demande à Sa créature de L'adorer, la créature n'a pas d'autre alternative que de se soumettre. Elle est liée.

Si l'homme n'est pas libre de faire ce qui est interdit, il a cependant la faculté de refuser de se soumettre, il a le pouvoir de se révolter, il a le libre arbitre, c'est-à-dire la capacité de choisir sciemment et volontairement le mal plutôt que le bien, l'illicite plutôt que le licite, le prohibé plutôt que le permis. Mais cette faculté, ce pouvoir, cette capacité ne le rendent pas libre de se soustraire aux injonctions du Bien. Car si l'homme était libre de faire indistinctement le mal comme le bien, il cesserait d'être responsable à toute

autorité d'aucune sorte que ce soit; et s'il cessait d'être responsable, il cesserait en même temps d'être une créature raisonnable, c'est-à-dire qu'il ne serait plus un homme.

L'homme fut créé libre, ne pouvant penser qu'au bien, ne pouvant faire que le bien; mais dès qu'à la connaissance du bien, il voulut ajouter la connaissance du mal, il tomba en déchéance: la rançon du mal. Aujourd'hui, c'est toute l'humanité qui nous donne le même spectacle collectif. Après une longue et lente réhabilitation par le Christianisme, elle se laissa séduire par le libéralisme, la reconnaissance publique du bien **ET DU MAL**, la «liberté» pour le mal comme pour le bien, et nous voyons de nos propres yeux dans quel prodigieux abîme de désordre, de ténèbres et d'égarement elle plonge présentement, au désespoir effaré des penseurs, des chefs et des dirigeants vraiment responsables.

La liberté ne peut pas être définie comme le fait de ne pas être en prison; le criminel en liberté ne se sent pas libre; un innocent conduit par erreur en prison se sent libre, conscient d'être une victime.

Par sa nature physique, l'homme n'est pas libre; par sa nature spirituelle, il ne serait libre que s'il s'était créé lui-même, avait posé les lois de sa propre existence, et s'il n'y avait pas un Créateur éternel et infini au-dessus de lui. Qu'est-ce donc que la liberté? Ce n'est pas le privilège de faire le mal, puisque le mal est défendu, sur le plan naturel comme sur le plan spirituel.

Comme pour la définition de l'homme lui-même, il y a deux écoles opposées qui nous donnent des définitions opposées de la liberté humaine: l'école chrétienne et l'école antichrétienne. L'une fait surgir la liberté de la servitude volontaire, l'autre la fait surgir de la révolte volontaire. Pour toutes deux, la liberté n'est pas une cause première; c'est un attribut qui découle de la définition qu'on fait de l'homme; c'est un état auquel il faut tendre, auquel il faut parvenir, qu'il faut conquérir, par des moyens essentiellement opposés.

Le christianisme enseigne que Lucifer, le prince des anges, fut condamné à un éternel châtiment pour avoir voulu se révolter contre Dieu, s'émanciper du devoir de servir le Seigneur; que le premier homme et la première femme déchurent de leur liberté primitive en voulant «devenir comme des dieux», c'est-à-dire cesser de servir un Être supérieur et ne plus Lui être redevables; que la Vierge Marie fut substituée au chef de la cour céleste en se proclamant «la servante du Seigneur»; que le Christ a libéré une humanité enchaînée en servant Dieu et les hommes, en se soumettant en tous points à la volonté de

Son Père.

C'est donc par la servitude volontairement acceptée que peut venir la liberté, du point de vue chrétien. On pourrait dire aussi; du point de vue du bon sens, et dans tous les domaines imaginables.

Ainsi, l'enfant qui se soumettrait toujours à ses parents se libérerait de bien des ennuis, accidents, insuccès. Les jeunes qui écouteraient avec obéissance les conseils de la vieillesse expérimentée se libéreraient de biens des tracas et des malheurs. L'homme qui obéirait aveuglément aux recommandations de la médecine se libérerait de bien des maladies et des douleurs. C'est dire, en définitive, que la liberté est le fruit procuré par l'accomplissement du devoir; et l'accomplissement du devoir engendre des droits, dont le premier est de pouvoir faire son devoir sans empêchement ni contrainte.

La liberté est plutôt une sensation, un état, qu'autre chose. C'est une santé morale et spirituelle aussi exhubérante que la santé du corps humain; une santé qui se traduit par l'absence de la crainte, de l'inquiétude.

L'homme qui se soumet volontairement, qui fait tout ce que son Dieu lui demande, ne craint pas le jugement de Dieu; celui qui respecte les lois de son pays ne craint ni la police ni les tribunaux; celui qui remplit tout son devoir envers sa famille, ses supérieurs, ses amis, ses voisins, ne craint aucun mal de leur part. Il a la conscience libre, il jouit de la liberté et des bienfaits qu'elle procure.

La liberté, en somme, c'est le droit de faire ce qui est permis, par Dieu, par la société, par la loi; c'est le droit de remplir son devoir sans empêchement ni contrainte. Faire le mal n'est pas un usage de la liberté, c'est un abus, c'est de la licence. Se soumettre et servir, dans l'exercice des droits et des devoirs, voilà l'origine et les conditions de la liberté.

Mais aujourd'hui, ce n'est plus la théologie, la philosophie, voire la pensée simple et saine qui prévaut, dans l'enseignement de ce qui est et qui doit être. C'est la propagande effrénée des coteries et des factions politiques. Comme elles sont toutes matérialistes, leur prédication de la liberté n'enseigne, depuis deux siècles, que la révolte pure et simple contre tout ce qui est esprit, divin ou humain. Pour le libéralisme et les innombrables sous-produits dont il a apporté les funestes cadeaux au monde, liberté ne surgit que de la révolte, du refus de servir, de reconnaître une autorité au-dessus de l'ego humain. C'est une liberté de caractère essentiellement luciférien, liberté qui engendre par la

force des choses la fameuse "égalité" de caractère également luciférien. Celui qui se dit libre de Dieu se proclame égal à Dieu; celui qui ne reconnaît pas d'autorité supérieure à son ego, à sa propre raison, se proclame égal à toute autorité existante.

C'est par ces faux principes, ces sophismes matérialistes que la propagande hurle de toutes les tribunes, de tous les journaux, de toutes les scènes, de tous les écrans, que le monde moderne est poussé comme un vaste fleuve dans abîme qui l'engloutit rapidement.

Leur première manifestation fut, lors de la Révolution Française, de vider les églises de toute divinité et toute révélation pour y substituer la «déesse» et le culte de la raison humaine; de décapiter rois, princes, nobles et chefs de la société qui ne reconnaissaient pas la validité des "dogmes" nouveaux. Depuis, la révolte contre le Trône et 'Autel s'est propagée partout, suivant des cycles réguliers, puis s'est étendue contre toute forme de tradition, contre le supérieur, contre l'employé, contre l'employeur, contre l'époux ou l'épouse, contre les parents, contre l'État pur et simple, contre la propriété, contre la morale élémentaire ou naturelle, contre tout ce qui peut suggérer une autorité quelconque. Ces sophismes ont conduit des pays entiers dans l'enfer communiste, où une tyrannie féroce et inflexible a aboli les droits naturels de l'être humain et la possibilité d'accomplir les devoirs inhérents à la nature de l'homme. On avait appris au citoyen que non seulement il a le privilège de désigner ceux qui doivent être investis du pouvoir, mais qu'il est le souverain réel, la source de toute autorité, la cause et le moteur de tout pouvoir. Pour l'avoir cru le citoyen «souverain» est devenu l'esclave total, la proie du despotisme.

Ce qu'il y a de plus pénible, c'est que ceux qui auraient dû le plus courageusement combattre les sophismes du matérialisme, ont fini par succomber à l'incantation de ses mots creux et de ses slogans répétés; ils ont légiféré dans le sens des «dogmes» nouveaux, posant les prémisses de l'inévitable catastrophe, pactisant, compromettant, cédant. Ayant encouragé une révolte grandissante contre l'Autorité, mère de tout Ordre, ils ont graduellement perdu leur propre autorité. Les foules, pétries, façonnées, enseignées par une propagande anonyme et officiellement irresponsable, entendent de moins en moins la voix de leurs chefs normaux; et les chefs, pour obtenir les faveurs de la foule. la suivent et la flattent plutôt que de la conduire. Ce sont les bergers qui suivent les caprices du troupeau pour ne pas le perdre, triste spectacle de l'état où conduit toujours la trahison de la mission dévolue

aux élites. Toute crise de culture a toujours à son origine une crise d'autorité, et le premier symptôme en est constamment la révolte contre la première des Autorités: celle de Dieu, celle de l'Esprit.

On a cru que les «immortels principes» de la Révolution Française n'avaient pour objet très humanitaire que de libérer l'humanité des chaînes dont l'avaient emprisonnée la tyrannie des rois, les restrictions religieuses, l'ordre des hiérarchies, les disciplines de la tradition, le vieux code d'honneur, les réglementations d'une longue jurisprudence. C'est ce que la propagande a chanté sur tous les tons, avec un interminable obligato de lieux communs et d'âneries débitées par des soi-disants philosophes, moralistes et économistes. Mais ceux qui avaient concocté les terribles poisons, les sophismes destructeurs, les «immortels principes» n'ont jamais caché, dans leur correspondance et leurs conversations intimes, le but réel qu'ils voulaient atteindre. Les lettres de Voltaire, d'Alembert, Condorcet, Diderot et autre "gloires" du modernisme matérialiste, sont unanimes sur un point, le plus important de tous. Leur oeuvre entière, leurs efforts opiniâtres et tenaces visaient d'abord et, avant tout, suivant leurs propres aveux, à «écraser l'Infâme», Et d'après leurs explications très claires, «l'Infâme» c'est le Christ et Son oeuvre sur la terre. Les "principes" de la Révolution française, qu'on devait semer sur toute la terre, étaient pour eux l'arme avec laquelle on devait «écraser l'Infâme».

CHAPITRE 5

LES DOGMES DE L'ANARCHIE

C 'est en chantant l'hymne à la «liberté» que, depuis deux siècles, les masses occidentales et orientales grossissent constamment les rangs de l'immense procession en marche vers la rebellions de l'impiété et de l'anarchie. Une propagande effrénée a fait de ce mot «liberté» un impératif, un absolu si puissant que devant lui disparaissent les mots devoir, obéissance, soumission, droit, coutume, tradition. La conspiration de la grande révolution mondiale lui a donné un tel sens que tout ce qui peut s'élever contre ses sophismes et ses conséquences doit être diffamé, détruit,

liquidé, anéanti. D'ailleurs, le mot «liberté» est par lui-même si séduisant qu'il a fait déchoir les êtres les plus parfaits de la création. C'est, avons-nous expliqué, parce qu'il suggère à la créature finie, consciente, la soif d'atteindre à l'infini sans passer par la route ardue de la soumission à la volonté du Créateur.

Liberté

Dans les pays communistes, c'est au cri de «liberté» qu'on a usurpé tout pouvoir. Non pas pour libérer les foules miséreuses qui ont consenti à servir de marchepied aux usurpateurs, mais pour détruire radicalement leur liberté de propriété, de famille, de religion. Et, pour que les peuples enchaînés ne pensent plus à réclamer la «liberté»qui forma la base de toute la propagande révolutionnaire, le mot même a été effacé du répertoire politique; il n'est plus prononcé ni imprimé. La soumission pure et simple, sans discussion, imposée par la terreur, est la loi nouvelle. Mais ce n'est plus la soumission à la volonté de Dieu dont «le joug est léger»; c'est la soumission à la volonté des Sans-Dieu dont le joug est cruel, brutal et sanglant. Ceux qui osent parler de droits de Dieu, de royauté du Christ, de famille comme cellule sociale fondamentale, de droit à la propriété privée, d'initiative privée, etc., sont des contre-révolutionnaires exécrables, des fascistes criminels, des réactionnaires coupables, formant un péril dont il faut se débarrasser sans tarder. Tant est vrai que se libérer des droits de Dieu entraîne automatiquement la perte des droits naturels humains, et que la liberté contre Dieu amène à brève échéance le pire esclavage de Sa créature.

Le sophisme de la «liberté» absolue a automatiquement donné naissance à celui de «l'égalité» naturelle de tous les hommes, On ne peut mentionner l'un sans l'autre. Si tous les hommes sont libres de faire tout ce qu'ils veulent, si la raison de chacun forme la loi suprême et la règle de sa propre conduite, il s'ensuit inévitablement que tous les hommes sont égaux. Non pas de cette égalité spirituelle devant Dieu, de cette égalité morale devant la loi, mais de l'égalité matérielle des animaux dans la forêt, des pourceaux dans l'auge. La conséquence en est que la force doit primer sur la charité, l'entraide sociale, l'aménité culturelle. Nul ne doit avoir plus que son voisin, ne doit posséder plus que lui, quels que soient son talent, son initiative, son ambition; nul ne doit être au-dessus de son semblable, dans l'utopie égalitaire, que ce soit par la naissance, l'éminence, le mérite ou le prestige; tout ce qui heurte le sophisme

de l'égalité doit être impitoyablement anéanti: noblesses, hiérarchies, castes, classes, titres, influences. Mais l'inégalité naturelle est tellement nécessaire, c'est une telle exigence de l'ordre social, que les brigands du communisme doivent s'empresser de la rétablir dès qu'ils ont usurpé le pouvoir, afin de le consolider et le perpétuer pour leur avantage personnel.

Égalité...

C'est toujours dans l'émancipation par les mythes de la «liberté» et «l'égalité» absolues que les forces de l'anarchie font entrevoir le retour d'un paradis sur terre. L'homme a perdu son Paradis originel par la révolte; c'est par une révolte plus grande encore qu'une conspiration insensée prétend y ramener l'homme: la révolte contre la sentence promulguée par le Juge suprême, contre l'état même de la nature humaine déchue, contre le jeu des lois naturelles, contre l'aide offerte à l'homme par la Révélation et la Rédemption. A la suite des Voltaire, des Weishaupt, des Marx, et des Lassalle, ce sont les Lénine, les Trotsky et les Staline qui écrivent, dans des termes identiques, leur volonté de «changer l'ordre existant des choses», c'est-à-dire l'ordre établi par Dieu Lui-même. Ces orgueilleux téméraires, comme leurs prédécesseurs historiques, suivent là encore, avec une implacable logique, les conséquences de la conduite imposée par leur caractère de Sans-Dieu, de révoltés contre Dieu. L'histoire contemporaine nous décrit suffisamment en lettres, de feu, de sang et de cendres quel affreux enfer sur terre ces prometteurs de paradis ont, chacun à son époque, organiser pour le malheur de ceux qui les avaient suivis; un enfer qu'ils ont toujours la précaution d'entourer d'un vaste rideau de fer afin que personne n'en puisse sortir et qu'aucun curieux de l'extérieur ne puisse aller en explorer les méandres.

Ce n'est pas d'hier que l'égalitarisme est venu surajouter à la tentation et la faiblesse des hommes, telle une insolente réponse au cri antique «Qui est semblable à Dieu?». On le retrouve presque aussitôt après la manifestation personnelle de Dieu sur cette terre, dans la réponse du Christ.

À l'enseignement fait à l'homme de se soumettre à son Créateur, à l'ordre voulu par Lui, aux conditions de sa nature, aux lois d'ordre dans la société, à l'autorité légitime nécessaire à tout ordre, se fit entendre le cri de révolte contre toutes les conditions du Bien, contre tout ce qui pouvait assurer l'ordre en ce monde: prince, gouvernant, magistrat, religion, famille, principe de propriété; à la loi de charité et d'entraide répondirent les hurlements de toutes les haines, de toutes les envies et toutes les jalousies, de toutes les révoltes contre les déficiences personnelles ou collectives. Le refus de se soumettre à ce que Dieu veut, c'est affirmer comme loi ce que l'on veut soi- même, c'est tenter 'de s'émanciper de Dieu, c'est vouloir s'égaler à Lui en plaçant sa volonté personnelle au même niveau que la Sienne. Les prédicants de cette suprême erreur en ont toujours moissonné d'horribles désastres et d'indescriptibles maux; mais, persistant dans un orgueil qui les empêchait de reconnaître leur erreur, ils ont tous fini par proclamer dieu le Mal, par l'élever sur le même piédestal que le Bien, par l'adorer. Ils avaient trop servi le Mal, devenu leur maître.

C'est par ce fatal enchaînement que Basilide, au deuxième siècle de l'ère chrétienne, finit par enseigner l'existence d'un dieu du Mal et d'un Dieu du Bien, tous deux égaux en gloire et en puissance, tous deux indispensables à l'homme. Manès au quatrième siècle continua et répandit le blasphème, qui provoqua des destructions et des massacres inouïs. Sous mille formes et en tous lieux, la funeste doctrine fut portée avec des variantes de détail, embrassant toutes les erreurs subséquentes, toutes les hérésies, toutes les sorcelleries, toutes les subversions, qu'elles fussent ouvertes et proclamées comme celles de Cathares, des Albigeois, ou souterraines et secrètes comme celles des Templiers ou de leurs successeurs, les arrière-loges illuminatisées. Il en a coûté à l'humanité des fleuves de sang, d'innombrables révolutions et guerres locales, deux guerres mondiales sans précédent, pour avoir goûté à ce matérialisme, cette matérialisation même de l'idée de Dieu, contre laquelle la créature veut s'insurger, se mesurer. Si le communisme peut être justement appelé la somme totale de toutes les erreurs, l'aboutissement final de toutes les hérésies, l'enfer terrestre de tous les maux et tous les esclavages, le libéralisme, son père et précurseur, peut justement être appelé la forme moderne du manichéisme. Ne donne t'il pas, en effet, droit de cité à

l'Erreur autant qu'à la Vérité, n'accorde-t-il pas la reconnaissance publique au Mal comme au Bien? Tout en condamnant le communisme, en le déclarant mauvais, le libéralisme moderne n'en tolère pas moins sa propagande et son organisation, il lui accorde les facilités publiques de dissémination. Et tout cela à cause du libertarianisme et l'égalitarisme qui forment les deux poutres de soutien du libéralisme. Si le communisme signifie la dictature des loups sur la bergerie conquise, le libéralisme signifie la porte ouverte aux loups , au nom de la «liberté des loups parmi les brebis», «l'égalité des loups avec les brebis», «la fraternité des loups et des brebis.» Nul n'est besoin d'être prophète pour savoir quelles sont les inéluctables conséquences de ce tolérantisme. Car c'est par tolérance et non par droit qu'on peut admettre des loups dans une bergerie, que des chefs d'États peuvent fermer les yeux sur l'activité de conspirateurs qui proclament ouvertement leur intention de remplacer les bergers qu'ils auront massacrés.

L'égalité du Mal et du Bien a été si répandue sur le globe terrestre que lorsque de rares chefs d'États comme ceux d'Espagne, du Portugal, du Québec, de Suisse «osent» refuser la reconnaissance publique et le droit de cité au mal suprême du communisme, toute une propagande mondiale s'empresse de les diffamer, de les couvrir de boue, de les peindre sous les plus vives couleurs de la tyrannie et du despotisme, de les proclamer ennemis de la «liberté» et de "l'égalité".

Fraternité...

Le troisième «dogme immortel» de la rébellion de l'impiété et de l'anarchie est celui de la «fraternité». Ce dogme a si bien réussi derrière le rideau de fer que non seulement l'on a massacré, martyrisé, emprisonné par millions et millions les «frères» qui ne sont plus considérés comme des frères s'ils persistent à soutenir les droits de Dieu en ce monde, à respecter l'ordre voulu par Dieu parmi les hommes, mais encore on a transformé les enfants en espions de leurs propres parents, les fils en bourreaux de leurs pères.

Toute fraternité suppose une communauté de père. Si les hommes sont frères, ce n'est peut-être que par un père commun. Quand une tourbe d'athées, de Sans-Dieu, d'«illuminés» partis en guerre contre le Christ, proclama le «dogme» de leur fraternité humaine, ce fut en éliminant Dieu même comme père de tous les hommes. Et, depuis ce temps, plus les

hommes ont parlé de fraterniser indépendamment et en-dehors de la Paternité divine, plus ils se sont querellés, plus ils se sont entre-égorgés, plus ils sont tombés dans la confusion et l'esprit de destruction. Dans l'ultime et suprême tentative qu'ils font en ce moment à l'O.N.U., en cherchant à ramener l'ordre en ce monde sans l'aide de Dieu, à fraterniser sans l'égide d'une Paternité commune à tous, ils donnent le spectacle d'une nouvelle et plus grande Tour de Babel où, plus ils se démènent, plus les choses vont mal dans le monde, plus les dangers sont menaçants.

CHAPITRE 6

L'ESPRIT HUMAIN STANDARDISÉ

Nous avons vu que, dès que l'homme ne vit plus conformément à sa nature, il tombe dans un déséquilibre funeste pour la société autant que pour l'individu; que l'homme, par sa nature et son essence, est primordialement spirituel, puisque l'âme, qui transcende l'espace et le temps, possède une suréminente primauté sur le corps limité dans l'espace et le temps. Il s'en suit que, pour répondre à sa nature, la préoccupation principale de l'homme doit être la recherche de l'Absolu, de l'Esprit Supérieur: Dieu. Et, en conséquence, que sa vie personnelle comme sa vie sociale ou institutionnelle doit être spiritualiste à un degré plus haut que les nécessités de sa vie matérialiste. Toute dérogation à ce principe formel - et c'en est un - apporte en elle-même l'instabilité, la confusion, l'erreur et le chaos inéluctable du déséquilibre de la nature humaine.

L'homme qui spiritualise la matière, la création, comme le païen qui fait un dieu de son idole, comme l'autre païen occidental qui fait un absolu d'une forme, d'un système, d'un genre d'organisation, tombe dans le matérialisme contraire à sa nature; il en est de même pour l'homme qui matérialise le spirituel, soit en faisant de Dieu une image de l'homme, soit en établissant des

bornes de temps et d'espace à l'esprit, soit en traduisant sur le plan purement matériel des données avant tout spiritualistes comme la foi, les principes d'autorité et d'ordre, les concepts de liberté, égalité, fraternité, etc.

La grande erreur des temps modernes est de croire que l'internationalisme peut se réaliser sur le plan matériel: communications, transport, standardisation des coutumes, réglementations, vêtements, arts, etc.; c'est d'oublier que la diversité des races, des traditions, des personnalités, des individualismes, des expressions est une nécessité naturelle; d'oublier que l'internationalisme ou unité du genre humain ne peut se réaliser que sur le plan spirituel par le partage d'impératifs ou d'absolus qui sont communs à l'humanité tout entière, ou peuvent le devenir: concepts de la divinité, de la justice, de la morale, du droit des gens. Là encore, dans les deux seules conceptions possibles de l'internationalisme, nous trouvons deux écoles absolument opposées qui se disputent l'esprit humain, sans moyen terme ni compromis possible: l'Église catholique qui veut conquérir toute l'humanité dans le domaine spirituel et par des moyens spirituels, et l'Internationale Communiste qui veut opérer la même conquête par des moyens et dans un domaine uniquement matériels. Toutes les forces intermédiaires entre celles-là devront opter pour l'une ou pour l'autre, car l'une seule des deux triomphera sans partage possible, recevant comme couronne la totalité du monde qui forme l'enjeu de leur combat. Et puisque, d'après l'ordre purement naturel des choses, l'internationalisme ne peut s'établir que dans le domaine spirituel, il reste incontestablement évident que l'Église triomphera, quels que soient les aléas, les difficultés et les cruautés de la lutte. Ce que la Révélation a enseigné à ce sujet ne fait que confirmer l'implacable opération des lois qui gouvernent l'homme et toutes choses. L'erreur d'un internationalisme sur le plan matériel ne vaut pas mieux que l'autre erreur d'un nationalisme sur le plan spirituel par l'établissement d'une religion, d'une morale ou d'une éthique exclusivement nationales. De même que l'internationalisme ne peut être que spirituel, de même le nationalisme ne peut être que matériel (politique, économique, administratif, artistique, etc.). Le premier, qui englobe l'humanité, doit être un monde abstrait; le second, qui se limite à un peuple ou une nation, ne peut être qu'un monde de formes ou d'expressions concrètes. Et c'est l'incapacité ou la négligence de déterminer ces domaines si distincts et si différents qui a fait dire tant d'âneries, d'inepties et de platitudes sur les sujets du nationalisme et de l'internationalisme. La faute en est que ceux qui sont censés penser pour la foule ne pensent plus, et, dans la peur de l'effort, - ce

péché moderne des «biens pensants» -, se contentent d'être localement des échos ou des porte-voix d'une propagande effrénée, persistante, consciente, conspiratrice, mondiale, dont le centre insaisissable et inconnu rayonne dans tous les groupes et tous les foyers.

Débuts du déséquilibre

Les fatals sophismes qui nous ont conduits dans l'état actuel du monde sapèrent les assises de la société pendant près de dix siècles, de façon souterraine et cryptique, avant de s'imposer ouvertement à la direction des peuples.

La Révolution française en fit le trône et le sceptre de la société politique et civile. Non pas seulement en France, mais dans toute l'Europe. Car, s'il fallait libéraliser d'abord la France à cause de son aînesse intellectuelle, le terrain n'en avait pas été moins préparé dans tous les pays et toutes les grandes cités. Quand les généraux issus de la Révolution française, tels Pichegru, Bonaparte, Dumouriez, se lancèrent sur l'Europe pour la propagation des «immortels principes», les portes des forteresses s'ouvraient magiquement devant eux, des armées immenses apparemment paralysées se laissaient encercler sans réagir. Les archives des sociétés secrètes expliquent fort clairement que les «retentissantes victoires» des armées révolutionnaires, dont quelques-unes ne coûtèrent même pas une livre de poudre à fusil, n'étaient en somme que le fruit des complots tramés par les jacobins dans les pays attaqués ou les villes assiégées. En effet, les jacobins italiens, belges, hollandais, allemands, qui pullulaient chez eux autour des princes et dans tous les degrés du pouvoir, préparaient à l'avance l'arrivée des armées révolutionnaires françaises qui, au lieu d'affronter des forces défensives, rencontraient plutôt des comités de réception. Là-dessus, il faudrait récrire toute une histoire déformée dont on bourre le crâne de la jeunesse un peu partout. Les fameux conquérants de la Révolution française, à tout prendre, ne conquirent absolument rien pour la France: leur seule tâche fut, partout sur leur passage, de renverser les vieilles constitutions chrétiennes en usage, et de les remplacer par les «immortels principes» libéraux des sophismes «liberté, égalité, fraternité», la formule judéo-maçonnique qui devait engendrer le communisme tel qu'on le connait aujourd'hui. Les jacobins libéraux d'il y a 175 ans avaient, comme leurs fils communistes d'aujourd'hui, une cinquième colonne opérant partout et qui attendait la «libéralisation, l'émancipation», à

l'instar de nos Thorez, nos Togliatti, nos Piratin, nos Hiss et Robeson, prêts à nous livrer sans défense aux armées de Moscou qui daigneraient nous faire l'honneur de venir massacrer et liquider l'anticommunisme chez nous avant d'enchaîner le reste du peuple; et ils firent, à cette époque, exactement ce que Dimitroff de Bulgarie, les Bierut de Pologne, les Rakosi de Hongrie, les Pauker de Roumanie, les Pijade de Yougoslavie et les Berman de Tchécoslovaquie ont fait depuis 1945. Cette oeuvre consiste à avoir définitivement détruit, sous la direction de Staline et la haute bénédiction de Roosevelt, la liberté, l'égalité et la fraternité dont la conspiration matérialiste s'est toujours réclamée mais qui ne sont possibles que sous l'égide d'un spiritualisme universel.

L'Europe a navigué comme un navire sans boussole emporté vers le précipice depuis le jour même où les «principes» du matérialisme ont pris le contrôle de l'État et la direction de la société civile. Avant et pendant le Révolution française, les penseurs les plus clairvoyants et les conspirateurs eux-mêmes admettaient que l'on s'était engagé dans la voie conduisant au communisme tel que nous l'avons aujourd'hui, que la Révolution française n'était qu'un premier essai, un premier pas vers la grande révolution mondiale qui devait anéantir tout gouvernement, toute religion, toute société civile, toute frontière, toute tradition, toute propriété, toute trace de christianisme, tout patriotisme, toute particularité raciale, tout ordre social ou hiérarchique connu.

Les idoles nouvelles

Le laïcat chrétien fit une résistance molle, éparse, toujours uniquement défensive; il ne se contentait que de disséquer les sophismes lancés de tous côtés par les suppôts du matérialisme. Devant un ennemi amoral, agressif, violent, déterminé, compactement unifié, jouissant d'une puissante unité de direction, le christianisme européen était divisé en lui-même, schismatisé en factions querelleuses qui consacraient le meilleur de leurs forces à se combattre ou se refouler les unes les autres. Sous les coups répétés de la propagande, de la diplomatie et de la politique matérialistes, l'Europe entière finit par abdiquer et se prosterner, avec tous ses princes, devant la nouvelle idole du libéralisme. Le Démos, tourbe impersonnelle et amorphe, remplaça le vrai Dieu personnel et qualifié comme origine de toute Autorité, source du

Pouvoir, condition de l'Ordre et fondement du Droit. Ce n'était même plus l'homme qui devenait le centre de toutes choses, c'était «les hommes», sans noms, sans adresses, sans personnalités, inconnus et inaccessibles; c'est-à-dire une illusion totale derrière laquelle les conspirateurs bien personnels pouvaient commodément se cacher etopérer à leur aise.

Mais pour la foule, le fait de se faire proclamer investie de la puissance maintenant niée à Dieu, ne pouvait remplir le vide immense créé dans l'âme des peuples. Si la Nature ne peut tolérer le vacuum, l'esprit l'endure encore moins. Aussi s'empressa-t-on de créer des dieux nouveaux, de peindre des idoles nouvelles pour l'adoration des masses; mais il ne fallait pas que les divinités modernes fussent spirituelles, il ne fallait pas surtout qu'elles pussent faire supposer une entité supérieure au Démos ni à ses attributs trinitaires de Liberté, Égalité, Fraternité, aux noms desquels on baptise et rebaptise à toute heure le monde moderne; enfin, il ne fallait pas qu'un seul mot connu ou inconnu pût susciter de plus grandes transes mystiques, des extases plus délicieuses, une foi plus ferme, des espoirs plus furibonds, des ferveurs religieuses plus intenses, un abandon de soi-même plus complet, une source de bonheur humain plus sûre que l'apophtegme suprême, la clé des clés, le tétragramme final, la pierre philosophale enfin trouvée, le sésame infaillible, le mot magique, l'alpha-et-oméga: DEMOCRATIE. Même si on en cherche vainement la chose en tous lieux, même si c'est une totale impossibilité de fait et de raison, même si tous les grands penseurs de la race humaine, à la suite de Socrate, ont affirmé que c'est ce qu'il y a de plus désordonné, de plus corrompu, de plus vil, de plus destructeur, il faut en faire le laudamus cent fois le jour, il faut en boire, en manger, en rêver, il n'est même pas permis de suggérer ou mentionner un autre mot, au risque de subir l'anathème universel et d'être mis au ban de l'humanité. C'est pourquoi, dans le monde entier, dans tous les pays, dans les moindres recoins de notre planète, l'esprit humain standardisé et mis au pas, répète docilement avec respect et vénération le nom des noms qui prévaut sur tous les autres, le vocable prestigieux et sans pareil, le logos qu'il faut encenser pieusement aux Nations-Unies, dans les pays communistes comme non-communistes même si on y ignore le nom du Christ, du Père ou de l'Esprit: DÉMOCRATIE. Il n'est pas étonnant que S.S. Pie XII, dans son discours d'inauguration de l'Année Sainte (23 décembre 1949), parlant des deux camps qui s'affrontent dans le monde en ce moment, ait cru devoir dire: «Aux tenants de l'un et de l'autre système social, opposés L'UN ET L'AUTRE aux besoins de Dieu,

Nous souhaitons que se fasse entendre de façon persuasive, l'invitation, au retour aux principes naturels et chrétien, qui fondent la justice sur le respect des libertés légitimes». Les deux groupes sont mis sur le même pied en ce qui concerne le matérialisme, c'est-à-dire l'éloignement des principes naturels et chrétiens. Ce qu'il y a d'important dans ces mots «LIBERTÉS LÉGITIMES»! Car, combien de «libertés» admises et permises dans nos soi-disantes démocraties sont illégitimes!

CHAPITRE 7

LE MONDE SCIENTIFIQUE

ayant détrôné Dieu comme centre et origine de toute Autorité, Pouvoir, Ordre et Droit, le libéralisme Lui substitua la faiblesse anonyme, aveugle et incohérente du Démos, la foule. Le nouveau «souverain» devint le peuple, qui n'était personne en particulier, le peuple qui était la somme des sujets et des sujétions, des faiblesses et des ignorances.

Contenant les germes de toutes les destructions qui devaient se consommer furieusement dans le communisme, le libéralisme inaugura l'ère des grandes dettes nationales, de la dépossession progressive du citoyen par des impôts toujours plus nombreux et plus lourds, de l'éducation neutre et areligieuse, du service militaire obligatoire, de la lutte des classes, de la corruption électorale érigée en institution, de la double allégeance par la confusion de l'État avec le parti, de l'avilissement du christianisme en le ravalant au niveau des sectes les plus idiotes au nom de «l'égalité religieuse», de la subversion légalisée au nom de la «liberté d'expression». L'Autorité divine ayant disparu de la société civile et politique, toute les autres autorités qui en découlaient commencèrent à chambranler, privées de leur appui central: autorité du prince, autorité du gouvernant, autorité du prêtre, autorité du père, autorité du supérieur. N'importe qui reçut le «droit» de s'insurger contre n'importe quoi: l'étranger devint l'égal du citoyen; le gouvernant et le gouverné s'éveillèrent comme des ennemis. Ne tenant plus, par principe libéral, son autorité de Dieu, le gouvernant se dit seulement responsable au peuple, c'est-à-dire à

personne, et l'on vit les traités, les engagements, les promesses de caractère politique perdre toute leur valeur morale.

Après les premiers engouements du nouveau credo, l'homme s'aperçut que sa faible raison, bien qu'érigée en idole sur un piédestal, ne pouvait remplacer Celui qu'on avait chassé de la gouverne suprême. Le Rationalisme avait déjà, en peu de temps, aboli ou ébréché tant de libertés, suscité tant de nouvelles inégalités, tellement multiplié les causes des haines fraternelles, qu'une autre idole s'imposait à son attention. Et puis, il fallait trouver des explications aux mobiles des pensées et des actes humains, aux phénomènes de la nature.

Le Naturalisme et ses succédanés

Ce fut, avec et à la suite des encyclopédistes, une ruée dans l'étude de la nature et de ses manifestations; mais il fallait, suivant les sacro-saints «principes», prendre bien garde de revenir à l'idée du Dieu personnel détrôné. L'homme ne pouvant altérer les lois qu'il découvrait, restant toujours prisonnier des bornes fixées à sa nature physique, la raison perdit sa lettre majuscule et la Nature, la Providence nouvelle, s'affubla du signe capital; elle devint le dieu, la religion, la foi des temps modernes. Les grands «penseurs», mus avant tout par la détermination de prouver l'inexistence de Celui que les peuples avaient reconnu, durent fabriquer des divinités synthétiques. C'est par la Nature qu'il fallait tout expliquer. Ses lois étaient immuables et bonnes; l'homme qui en était issu était nécessairement bon. Jean-Jacques Rousseau, l'un des conspirateurs qui avait aussi juré «d'écraser l'Infâme», avait posé l'axiome: «L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt»; point ne lui souciait d'expliquer comment une société d'hommes essentiellement bons puisse devenir corruptrice de ces mêmes hommes. Il fallait prouver l'erreur d'un christianisme enseignant que «l'homme naît entaché du péché originel, accablé de penchants mauvais et de concupiscences nécessitant des disciplines et des restrictions», c'est-à-dire la limitation de la liberté.

Abandonnant les spéculations spirituelles, métaphysiques et intellectuelles qui avaient fait la gloire même des civilisations païennes, nos chercheurs, doués de grands talents, se précipitèrent dans tous les domaines du monde matériel: cosmogonie, physique, chimie, botanique, zoologie, géologie, physiologie. Chaque jour leur apporta des extases, non pas devant la grandeur du Créateur mais devant l'énormité de leur ignorance qui avait pris tant de siècles à faire de simples constatations; la trouvaille

heureuse d'un chercheur lui donnait presque la stature d'un dieu et son nom était exalté au septième ciel; qu'une substance, qu'un principe, qu'une étoile jusqu'alors inconnue faute de télescope assez puissant, qu'une loi mécanique fût constatée, ce n'est plus au Créateur que l'homme le devait, mais bien à celui qui en apportait la nouvelle.

La Science

L'exploration de la nature et de ses lois contribua à développer rapidement les connaissances humaines; celles-ci, disséquées, cataloguées, chapitrées, prirent le nom de science. Mais ni l'homme ni la nature ne pouvaient apporter d'explication à l'essence, l'origine et la «cause causante» des lois constatées. Il fallait trouver une explication à l'intelligence qui se manifestait dans l'opération de tous les phénomènes découverts. Les sauvages de tous les continents et les barbares de toutes les époques avaient eu au moins l'intuition que l'intelligence, même si on la constate dans un animal ou une chose, n'en est pas moins l'attribut d'une personne qui a imposée sa volonté intelligente à ces choses. Mais suivant les «immortels principes» qui doivent conduire le monde nouveau, l'intelligence n'est plus l'attribut d'une personne, d'un être conscient de son ego; admettre le contraire serait marquer la fin instantanée du libéralisme de son fruit le communisme. Aussi trouva-t-on un dieu nouveau pour répondre aux découvertes étalées devant le monde. A son tour la nature perdit sa majuscule, et c'est la Science qui monta sur l'autel avec un grand S. Le scientifique et impersonnel théos qui devait tout expliquer prit plusieurs noms: Énergie Universelle, Puissance vibratoire qui imprègne tout, Force Vitale Fluidique, etc.; la «liberté» enfin donnée aux hommes permit à chacun de théoriser à son gré sur le déisme du jour, de décrire, façonner, définir la divinité suivant les caprices de son imagination.

Religions nouvelles

La science produisit des machines qui engendrèrent le Machinisme, celui-ci engendra l'Industrialisme, puis l'on vit naître en de rapides générations le Capitalisme, le Mercantilisme, le Planisme, l'Étatisme, bref toute une série de religions nouvelles subdivisées en toutes sortes de sectes secondaires, chacune ayant son absolu, sa condition du bonheur humain, sa panacée capable de changer la face du monde et de redonner à l'homme son paradis perdu.

Entre-temps, pour ceux qui avaient encore des penchants pour les

spéculations métaphysiques ou purement morales, on offrait des «satisfactions» nouvelles tous les vingt ans. D'où venaient l'homme, en définitive? D'où venaient ses inspirations, qu'est-ce qui le fait agir? L'homme descendait d'une cellule primitive qui eut la bonne fortune d'évoluer jusqu'au singe; du singe à l'homme il n'y a qu'un pas à franchir. N'est-ce pas clair et simple? Le pas a été franchi par un animal mi-singe mi-homme qu'on a artistement nommé anthropopithèque ou pithécanthrope, au choix, suivant le sens euphonique personnel. Tous les cinq ans depuis un demi-siècle on a annoncé au monde la découverte d'un crâne de cet extraordinaire ancêtre, chaque nouvelle découverte annulant la précédente, et l'on cherche encore un spécimen final et péremptoire. Cet Animalisme, qui a honoré le singe d'un culte patriarcal auquel il ne comprend rien et qui ne semble pas l'inciter à évoluer plus vite, a pourtant un immense avantage: il fait de tout mouvement spirituel une simple fonction du cerveau et dispense catégoriquement de toute recherche concernant l'âme humaine. En ce siècle de confort, il est tellement plus aisé de faire l'anatomie du singe que de pénétrer les arcanes de l'esprit! Bientôt même, il ne nous sera peut-être plus nécessaire de posséder un cerveau pour troubler notre existence; une machine électronique mesurera,calculera, spéculera, réglera tous les problèmes pour nous. Une fois que la théorie de l'évolutionnisme eût été bien répandue à grands renforts de propagande et d'enseignement académique, sans exigence de preuve formelle, on présenta au monde l'explication finale des mouvements intérieurs et extérieurs du singe-homme ou homme-singe (au choix!) C'est Sigmund Freud qui, déterrant un vieux culte familial dont les tisons avaient toujours gardé leur feu sous la cendre, apporta l'explication suprême: le libido. Dans un charabias scientifico-philologique- qui remplit nos "intellectuels" d'émoi respectueux et fit béer d'auguste stupeur nos plus illustres universités, Freud déchira le voile du mystère impénétré. D'un seul coup, il fit descendre l'intellect de la tête au bas de la ceinture. Il promulga que toute pensée, tout acte, tout sentiment, tout réflexe, toute décision humaine à son origine, son mobile, son explication dans l'instinct sexuel. Le phalisme antique fut ressuscité, avec ses dogmes, ses prêtres et confesseurs (psychanalystes). Le monde entier s'était trompé, la psychè n'était pas autre chose que le sexe. Après le dieu-raison, le dieu-nature, le dieu-science, le dieu-machine, le dieu-production, on avait enfin le dieu-argent devant qui restaient prosternés des hommes-sexes qui avaient été des hommes-singes, des hommes-cellules, des hommes-vibration, des hommes-pensée, des hommes-âmes. C'était l'image parfaite du matérialisme intégral dans un

monde que devait produire la révolte contre le Dieu personnel par les "immortels principes" du libéralisme, le fatal sophisme qu'on présenta comme une formule, un système, un mode de vie meilleur mais qui n'était que le piège séduisant tendu par des conspirateurs réels, conscients, habiles, tenaces, persévérants, en vue d'aveugler l'humanité, la démoraliser, la faire dégénérer, épuiser toutes ses forces et paralyser tous ses ressorts afin de la conquérir et de l'asservir. Si le vaste complot pivote au-tour d'idées et de suggestions, ce n'en est pas moins un combat d'hommes, entre hommes et dont les hommes sont l'enjeu.

Rafale de révoltes

L'effroyable dégringolade des dogmes, des principes, des conceptions, des formulations et des postulats concernant l'idée de Dieu, l'origine et l'essence de l'homme, dans la société civile saturée de libéralisme, déchaîna une rafale de révolte non seulement contre toute forme et toute espèce d'autorité, mais encore contre toute tradition esthétique. Si les arts sont ce qui illustre le mieux une civilisation, on n'a qu'à écouter la majorité de nos politiques modernes à la radio pour voir quels nains sont les descendants des Cicéron; on n'a qu'à visiter une exposition pour réaliser dans quel sauvagisme sont tombés les descendants de de Vinci, Vermeer, Rembrant et Rubens, ou encore ceux de Phydias, Michelange, Bellini et Rodin; on n'a qu'à écouter quelque peu la musique moderne pour réaliser la snobiste barbarie des descendants de Bach, Haydn, Handel, Mozart, Beethoven et Franck; on n'a qu'à assister à une pièce de théâtre ou lire un «chef-d'oeuvre» moderne pour voir quels avortons sont issus des Virgile, des Rabelais, des Shakespeare, des Corneille, des Goethe ou des Dante. Pour un seul créateur médiocre on trouve à travers le monde quarante mille plus insipides critiques. En philosophie, hors les échos de l'inébranlable scho!astique, c'est la pénurie la plus pénible de l'histoire humaine; après les légions de maîtres du doute puis du nihilisme, après les «penseurs» contre la Foi et la Charité, c'est la frénésie pour l'école de Satire contre tout ce qui restait à un continent privé de ses valeurs spirituelles: l'Espérance!

Crise aiguë d'autorité, avec ses révoltes, sa destruction, son amoralité, son océan de mensonge, de fraude et de supercherie. Telle est la réalité,

quand on a le courage de la regarder bien en face, sans pessimisme ni optimisme. Et l'on croit que cela va durer, que cela peut se réformer? Oui, si l'on a découvert le secret de dépourrir un fruit pourri. Mais la science moderne ne l'a pas encore annoncé! La foule ignorante, elle, sent venir l'échéance, le terrible règlement. Devant des élites endormies ou qui s'amusent, elle entrevoit et craint la revanche de l'Autorité, celle de Dieu qu'on a si longtemps ignorée, ou trahie, ou salie: l'Autorité qui menace de se réaffirmer par la verge de fer et le scorpion.

CHAPITRE 8

LES NATIONS-UNIES: EMBRYON DU MONDIALISME

Avant de pousser plus avant l'examen des préliminaires mis en action pour nous conduire au communisme, il est intéressant, pour une meilleure intelligence de la question, d'examiner le but final à atteindre.

Il faut d'abord mettre de côté tous les axiomes de pure propagande si l'on ne veut pas perdre de vue les faits et la réalité des choses. Les bobards éperdument répétés, les mots d'ordre mitraillés sans trêve, tels que «paradis sur terre» «fraternité universelle», «justice intégrale», «égalité sociale», «liberté démocratique», «progrès de l'humanité», «citoyenneté du monde», «paix perpétuelle» ,et leurs corollaires ne sont que des miroirs aux alouettes et les chefs de la conspiration mondiale n'y croient pas eux-mêmes. Les forces subversives ne s'en servent que comme substituts au vocabulaire du lexique chrétien que l'on veut effacer du cerveau humain, et comme contre-partie aux seuls préceptes qui peuvent assurer un minimum de bonheur à l'humanité: foi, espérance, charité, humilité, pureté, esprit d'abnégation, sens du devoir, ordre, discipline, piété, modération, patience, etc. Dans sa lutte gigantesque contre le spiritualisme, la horde matérialiste doit nécessairement présenter son catalogue de <vertus>, et elle en a accumulé tout un arsenal pour détruire la Vertu elle-même.

Il n'est pas un seul aspect, un seul détail du matérialisme qui ne soit en conflit avec les lois de la nature et les données du surnaturel, avec la

volonté créatrice de Dieu, avec les réalités les plus élémentaires et les plus évidentes que l'être humain a constatées de tout temps. C'est pour cela qu'il s'attaque à ce qui a toujours été l'apanage de l'homme et son occupation constante: sa famille, sa propriété, sa tribu, sa race, sa nation, sa divinité, ses coutumes, sa tradition. C'est tout cela que le communisme veut anéantir sur la terre entière, car le communisme admet qu'il sombrera s'il ne peut conquérir qu'une partie du globe terrestre. Il lui faut toute l'humanité sous son joug, non pas pour la rendre heureuse, mais uniquement pour que les chefs de la conspiration puissent l'exploiter à leur avantage, dans une espèce de super-capitalisme universel, exactement comme les propriétaires d'un ranch immense exploitant à leur profit le troupeau qu'ils conduisent au fouet et au revolver.

Le but final, en somme est le gouvernement soviétique mondial régnant sur une humanité enchaînée, dépouillée, terrorisée, n'ayant plus ni religion, ni nationalité, ni pouvoir politique local, ni propriété privée, ni initiative d'action économique pour la défendre, la protéger, la guider. Quand on fait la somme de toutes les déclarations et toutes les décisions exprimées au cours de la dernière guerre, il faut admettre que celle-ci a eu pour but principal de détruire tout nationalisme, c'est-à-dire toute autorité politique nationale, pour lui substituer l'internationalisme. Des deux côtés du rideau de fer, tous les peuples du monde sont présentement soumis à l'ingérence soit de l'O.N.U., soit du Kremlin.

Le communisme n'est pas seul à agir

Mais le communisme n'est pas seul à agir dans cette direction, à proclamer l'axiome pour lequel la Deuxième Guerre mondiale nous a préparés: «un seul monde, un seul gouvernement, une seule citoyenneté, une seule loi, un seul droit».

La franc-maçonnerie internationale, inventée pour enrégimenter les classes supérieures comme les internationales prolétariennes l'ont été pour enrégimenter les classes travailleuses, poursuit le même but. Elle aussi veut un seul monde, un seul gouvernement, une seule citoyenneté, une seule loi, une seule fraternité, le tout bien badigeonné aux couleurs d'une "moralité naturelle" qui ne tire son origine que d'un déisme de fabrication humaine: la Raison du libéralisme. La seule différence réside dans les moyens à utiliser

pour atteindre au but final. le communisme veut y parvenir par la violence, le mensonge franchement proclamé, la liquidation pure et simple des classes et des hommes qui lui barrent la route, la destruction brutale des institutions qui entravent ses projets. La franc-maçonnerie veut y parvenir «en douce», par des moyens «plus humains» bien qu'elle n'ait pas hésité à provoquer en France en 1789 des massacres qui ne furent égalés que par ceux du bolchevisme en 1917; on peut même dire que si Louis XVI fut moralement torturé pendant de longs mois, le bolchevisme épargna le supplice d'un procès hypocrite à Nicolas II. La maçonnerie veut par-venir au but en y mettant des formes de légalité,par des élections sous le signe du dollar, par des abdications et des cessions volontaires. Puis il y a la force moins connue et moins soupçonnée du Sionisme international, qui pousse au même but, qui est inféodé au communisme aussi bien qu'à la franc-maçonnerie, qui par ses innombrables organismes exerce dans tous les gouvernements et toutes les chancelleries une influence égale, sinon supérieure, à celle des deux autres internationales. Les chercheurs, les historiens sérieux de ces questions n'ont pas manqué de prouver que, dans les arrière-coulisses ténébreuses où se trame la subjugation du monde, les trois grands mouvements se rencontrent et conjuguent leur action. II faudrait bien peut connaître la nature humaine pour ne pas admettre que, des trois mouvements, il y en a sûrement deux qui sont au service du troisième et qui, de toute nécessité, disparaîtront quand ils auront cessé de lui être utile, Pour d'innombrables naïfs qui suivent d'un oeil fasciné les oriflammes moscoutaires ou maçonniques sans savoir d'où elles viennent ni où elles conduisent, ce sera alors une bien douloureuse désillusion; ils ne seront pas les premiers, car derrière le rideau de fer, c'est par centaines de mille que se comptent les Bénès, les Masaryk, les Rajk et les communistes de bonne foi qui cachent à six pieds sous terre le masque de leurs visages consternés.

Les trois grandes capitales rivales

Le communisme a pour capitale Moscou, avec le Kremlin comme siège du gouvernement mondial. Tous les gouvernements sous sa férule ne peuvent faire que ce que les maîtres du siège central veulent bien lui permettre, ce ne sont que nominalement des "gouvernements" car en réalité ce sont des filiales locales d'un vaste consortium, comme les branches d'un grand trust international.

La capitale mondiale choisie par la franc-maçonnerie est Lake Success, avec l'Organisation des Nations- Unies comme embryon de gouvernement universel. On y a installé toutes sortes de commissions, de comités et d'organismes qui sont censés devenir les divers ministères du super-gouvernement mondial: affaires étrangères, finances, justice, aviation, travail, police, armements, éducation, beaux-arts, hygiène, ressources naturelles, commerce. On y fabrique sans relâche un droit nouveau qui sera substitué au droit traditionnel des nations- membres, on y élabore un catéchisme de moralité «naturelle» qui devra remplacer la vieille morale, surtout celle de caractère chrétien; les activités politiques, financières, commerciales, judiciaires, éducationnelles de tous les peuples enrégimentés devront être subordonnées aux décisions du super-gouvernement, sans quoi ce sera, pour les insoumis, l'étouffement diplomatique, financier et économique presque instantané. Tous devront plier ou être broyés. L'attaque ouverte déclenchée contre l'autonomie des provinces au Canada, depuis dix ans, a beaucoup plus de rapport avec le grand plan d'internationalisation qu'avec une simple affaire de centralisation canadienne; une attaque semblable se poursuit depuis la même époque dans d'autres pays, notamment contre l'autonomie des États Américains. Car les conspirateurs du super-gouvernement ont depuis longtemps prévu que les acquiescements de leurs agents politiques ne vaudront rien aussi longtemps que provinces ou États ou régions resteront les arbitres de leurs affaires civiles, religieuses et éducationnelles.

La capitale mondiale du Sionisme est Jérusalem, que tant de chefs, propagandistes et poètes sionistes ont décrite dans des termes d'une haute exaltation comme la future capitale mondiale de l'or, de la politique internationale, de la bourse mondiale, de la «vraie religion restaurée», du pétrole, des métaux, etc... Si les deux autres internationales ont reçu tant d'appui du Sionisme international, on peut dire que l'État d'Israël est l'enfant de Moscou et de Lake Success, qui se sont livré un duel de zèle et de vitesse pour gagner le mérite de l'avoir bâti, proclamé et reconnu.

Si le Sionisme international a recouvert d'opprobre et marqué du sceau de l'infamie les pays qui sont restés neutres durant la dernière guerre, son État d'Israël vient de proclamer comme honneur et vertu le fait que, si une Troisième Guerre mondiale éclate, il restera absolument neutre et n'aidera ni les pays communistes ni les pays anticommunistes. Cela signifie que Jérusalem verra d'un oeil froid, et peut-être heureux, les bombes atomiques

tomber sur le Kremlin aussi bien que sur Lake Success qui, comme aspirants-centres du monde, ne peuvent être que des compétiteurs ennuyeux aussi longtemps qu'ils n'auront pas subi le sort de Berlin.

À la dernière session plénière du Canadian Jewish Congress (1947), le très brillant chef sioniste Dr Nahum Goldmann déclarait que le Sionisme ne désirait pas la Palestine tant à cause de sa signification biblique ou judaïque que parce qu'elle forme le centre stratégique mondial et surtout le centre inévitable du pouvoir politique mondial, tant par sa position géographique, que par les incalculables richesses renfermées dans son sous-sol. C'est une autre confirmation, par une incontestable autorité, que Jérusalem entend disputer à Moscou et New York (où elle a déjà tant d'influence) le siège du pouvoir politique mondial.

La stratégie idéologique et les manoeuvres de ces trois grandes internationales convergent vers un même centre, une même fin, un aboutissement identique, la réalisation d'un même rêve, avec seulement des variantes sur l'identité du groupe qui tiendra dans ses mains le spectre mondial. Tous les évènements internationaux sont en fonction de ces vastes manoeuvres; leur signification apparaîtra avec plus de clarté et plus de précision durant les deux prochaines années. Parce que toutes trois se sont attaquées à la Loi naturelle elle-même, qui ne peut être vaincue et qui se venge d'autant plus cruellement qu'elle a été violée fortement, aucune des trois ne gagnera la course ni n'atteindra son but; toutes trois courent à un effroyable désastre et, même quand elles le verront clairement, il leur sera impossible de freiner l'impétueux élan qui les entraîne.

CHAPITRE 9

LES SEMEURS DE RÉVOLTE

Pour l'immense majorité de gens, le péril communiste réside dans le parti communiste de leur pays. La manifestation extérieure et directe d'un élément communiste, groupe ou cellule, est pour eux tout ce qui existe comme

communisme.

Ils ignorent que la structure politique d'un mouvement communiste est ce qu'il y a de plus facile à détruire, en somme ce qu'il y a de moins dangereux dans tout le vaste appareil du grand complot. Comme on l'a vu, le communisme résume en lui-même toutes les formes du matérialisme intégral, il est l'aboutissement de toutes les théories, toutes les phases et toutes les luttes de l'anti-spiritualisme. Le communisme de propagande et d'action politique ne peut se présenter, se manifester et se répandre que dans un terrain préalablement bien préparé.

Les préparatifs au communisme, qui exigent un temps considérable et une grande diversité d'action, sont ce qu'il y a de plus dangereux et pourtant ce que l'on considère le moins. De même que la culture-civilisation chrétienne forme une synthèse complète rayonnant dans toutes les sphères et tous les domaines, atteignant tous les groupes et tous les milieux, couvrant toutes les phases de la vie organisée, personnelle ou collective; de même le chaos culturel et le matérialisme incivilisé du communisme pro-jettent leur idéologie et leur action dans ces mêmes domaines et ces mêmes milieux, travaillant à détruire puis à supplanter l'ordre établi.

Les bolchevistes-sans-le-savoir

Bien nombreux sont ceux qui crient contre le communisme, s'imaginant tout simplement que le communisme constitue le règne de Moscou ou de Staline sur d'autres pays. Pourtant, ces mêmes protestataires sont ceux qui souvent travaillent le plus ardemment, sans le savoir, à la préparation ou à l'avancement du communisme. Quand, après les avoir laissé vociférer contre le communisme, vous leur demandez quelle est leur conception de la société, de la justice sociale, des droits humains, ils développent des thèses du plus pur communisme, des idées essentiellement matérialistes, et remâchouillent les sophismes des Jacobins et de Karl Marx. Ce sont les bolchevistes-sans-le-savoir, beaucoup plus nombreux que les membres du parti communiste.

Le parti communiste n'est que l'organe militant du matérialisme

pour la prise du pouvoir politique. Il importe peu que le parti ait beaucoup ou peu de députés au parlement, car ce n'est jamais par le jeu du parlementarisme que le communisme entend prendre le pouvoir. Dans son idéologie comme dans sa pratique, le communisme ne connait qu'une seule formule d'accession à l'autorité gouvernementale: le renversement de l'État par la violence, avec l'élimination immédiate, rapide et sanglante de tous ceux qui ont détenu le pouvoir dans le passé et de ceux qui, par leur popularité, leur expérience, leur rang, peuvent devenir un point de ralliement pour la foule et un rival dangereux pour l'État communiste.

Minorité dynamique

Il faut donc, pour le parti communiste, recruter une minorité dynamique, agressive, amorale et sans scrupule qui, au moment jugé propice, sera lancée à l'assaut brutal des rênes du pouvoir, sans continuité de succession légale. Le moment propice à l'usurpation de l'autorité doit surgir d'une occupation militaire, une révolution, une guerre civile, un coup d'État ou un effondrement économique.

Trois branches principales forment généralement la structure «nationale» d'un parti communiste: la section légale du parti, la section illégale et les compagnons de route («fellow-travelers»).

La section légale comprend toute l'armature de l'organisation de propagande, d'agitation et d'action politiques. C'est, proprement dit, le parti communiste visible, le mouvement qui s'expose et agit publiquement.

La section illégale, entièrement divorcée de la section politique dite légale, comprend l'organisation de violence au service du mouvement. Les chefs vont à Moscou suivre des cours d'insurrection et de sédition, de dynamitage, de sabotage; les «diplômés» sont ceux qui suivant les besoins de la cause, dirigeront les assauts contre les arsenaux et dépôts d'armes, postes de police, ferronneries, postes de radio, centrales électriques, les enlèvements de personnes, tortures et liquidations, la fabrication d'engins explosifs et l'improvisation d'armes, de barricades et de redoutes. Les chefs de cette section, tenus en contact avec la police secrète soviétique, ont l'ordre de recruter les repris de justice, les condamnés pour crimes violents et tous

ceux qui, pour une raison ou une autre, veulent assouvir des haines et des vengeances contre la société.

Les compagnons de route sont très nombreux. Anciens membres du parti, sympathisants secrets ou avoués du parti, admirateurs du marxisme, révoltés de tous genres, généralement spécialistes ou intéressés dans une seule question, ils fourmillent dans tous les domaines imaginables, travaillant sciemment ou inconsciemment à promouvoir l'aspect de leur question qui peut intéresser ou avancer l'idéologie communiste. Par voie indirecte ou détournée, souvent insoupçonnée, les maîtres de la grande conspiration mondiale, qui contrôlent même leurs pantins du Kremlin, utilisent ces compagnons de route et les organisations pour lesquelles ils travaillent.

A ces trois sections «nationales» du communisme viennent s'ajouter les agents secrets de Moscou, les envoyés spéciaux, les représentants du NKVD en mission passagère, les membres du service diplomatique, les agents commerciaux et les espions réguliers.

Les compagnons de route

Le parti communiste peut facilement et rapidement être éliminé dans n'importe quel pays par un gouvernement décidé à en débarrasser sa vie politique. Mais qu'on le veuille ou non, un parti communiste surgira par la force des choses et s'imposera, sous un nom quelconque, si la contamination matérialiste crée le climat moral voulu pour sa venue.

Ainsi, en Europe, le socialisme plus ou moins avancé a partout supplanté le libéralisme. Non pas parce que le libéralisme a refusé de se défendre, mais parce que le fait même du libéralisme et de toutes ses tolérances devait inéluctablement et fatalement conduire au socialisme. En vertu du même processus, le socialisme conduira inévitablement au communisme, à moins que ne se fassent des interventions d'autorité et des restrictions énergiques qui, par leur propre présence, marqueront instantanément la fin du libéralisme et l'inauguration d'un esprit et d'un régime nouveaux. Si le matérialisme doit, par une inévitable opération des lois de la vie, appeler un régime social matérialiste, il faut admettre que la propagation du matérialisme est le danger capital. L'inondation n'est qu'une conséquence de la crue des eaux et on ne saurait l'éviter si d'abord on n'empêche pas les

eaux de monter.
Les compagnons de route forment l'armée la plus dangereuse du communisme. Parce qu'ils ne se présentent pas comme des communistes, parce qu'un grand nombre d'entre eux ignorent même qu'ils font le jeu du communisme, parce qu'ils ne parlent jamais du communisme. Ils sont légion, ils sont partout, ils touchent à tout. Si des pays entiers se laissent si facilement conquérir par une poignée audacieuse de communistes, c'est parce que leurs innombrables compagnons de route trouvent chacun la petite satisfaction de son préjugé ou de sa révolte dans le communisme.

Les unions ouvrières, même les meilleures, ont leurs compagnons de route, toujours prêts à envenimer les conflits, à y inoculer la violence et la sédition sous n'importe quel prétexte, à y attiser les haines et les rancoeurs, à empêcher ou retarder le plus possible le retour à la vie normale. Agissent comme des agents du communisme. Les employeurs qui matérialisent l'être humain en ne le considérant que comme une roue de la machine économique, bétail d'enrichissement, et qui entretiennent ce point de vue que l'employé a toujours tort. Les uns et les autres travaillent à détruire, au profit unique d'un État- despote, l'initiative du travail comme du capital

barrière religieuse

Agents véritables du communisme, même s'ils sont ignorants et inconscients, ceux qui se mêlent d'ânonner sur le capitalisme sans savoir même ce que c'est; sans faire la distinction entre le capital national et industriel, totalité des économies d'un peuple, et le capital international et usurier qui fait chanter n'importe quel gouvernement par le jeu d'un standard monétaire sous le contrôle d'une petite coterie. Agents du communisme et précurseurs de leur Ligue des Sans-Dieu de Moscou tous ces propagateurs de doute et du scepticisme qui précèdent la négation du dogme chrétien; ces ligues de «libres penseurs», de théosophes, de faux déistes; ces propagateurs d'anticléricalisme, de discrédit contre tous les clergés chrétiens; ces zélateurs qui veulent transformer les baptisés, «témoins du Christ», le Dieu d'amour de miséricorde et de pardon, en «témoins de Jéhovah», le Dieu du glaive, de la

colère et de la vengeance à une époque où ces attributs étaient indispensables pour contenir ceux qui ne pouvaient comprendre autrement; ces distributeurs de camelote spirituelle, ces hagiographes dont la pédanterie des mots forme la seule science. Tous travaillent à ce que Moscou désire, le renversement de la barrière religieuse qui entrave sa route.

Sous la coupe de Moscou

Le pacifisme international, dont les ramifications sont innombrables, est sous la coupe de Moscou. Le mouvement a pour but de désarmer tous les pays non-communistes, afin qu'ils soient des proies plus faciles pour le militarisme exalté du bolchevisme venant de l'extérieur et pour l'insurrection communiste intérieure. C'est le mouvement qui séduit le plus grand nombre de naïfs (sauf derrière le rideau de fer, où il est interdit) à cause de la répugnance générale contre la guerre. S'il fallait écouter les prédicants de ce vaste mouvement, le monde entier devrait désarmer totalement, à l'exception des gangsters de Moscou qui veulent conquérir tous les pays.

Il y a les fameuses ligues pour «les libertés civiles», toujours muettes quand une grande figure religieuse ou patriotique souffre d'injustice criante, mais qui protestent éperdument quand un disciple de Karl Marx est puni pour un crime de droit commun. Il y a les internationales de «savants», toujours favorables à Moscou, et dont le Juif Albert Einstein, cette fraude mondiale, tient le premier plan; le même Einstein qui a plagié sa théorie de la relativité dans les livres d'Arvid Reuterdhall, de l'Université de Pennsylvanie, et qui s'est attribué les mérites des découvertes faites il y a déjà longtemps par le professeur Rutherford et Soddy à l'Université McGill; les ligues internationales de jeunesses; les ligues internationales d'artistes, où les rois de la déformation et de la distorsion, tels Picasso et Epstein, tiennent le premier plan; les internationales de la Presse, de l'Or, du Cinéma, qu'il ne saurait suffire de mentionner en passant, puis les grandes internationales politiques, les ligues mondiales anti ceci et anti cela, les grands mouvements interconfessionnels et interraciaux

de provenance juive, tous ces organismes convergent vers l'aboutissement du communisme. Gouvernements, académies, universités, écoles, corps professoraux, mouvements politiques, organismes sociaux et religieux, économiques et financiers, tous en sont entachés à un degré plus ou moins avancé et de façon plus ou moins consciente, comme on le verra par l'examen des faits concrets. Et il ne faudra pas se surprendre devant l'étendue de la corrosion matérialiste, car il y a déjà plus de deux siècles qu'elle poursuit son oeuvre au grand jour.

la haute finance internationale

La clef de voûte de toute conspiration communiste, la racine sur laquelle il a figé, c'est la haute finance internationale, appelée aussi haute banque internationale, banque mondiale de l'or. Une internationale n'est toujours engendrée que par une autre internationale. Si les véritables chefs du communisme, simples valets de la haute banque mondiale, et les pourvoyeurs financiers du communisme le savent parfaitement, l'immense majorité des adhérents et sympathisants du communisme et le grand public en général n'en savent absolument rien. Les plus ignorants sur cette question sont les Don Quichotte partis en guerre contre le communisme et qui ne voient en ce dernier qu'une simple formule philosophique, un plan économico-social, une idéologie politique. Comme les anciens ratiocineurs des querelles byzantines, ils se morfondent à réfuter les postulats du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, simple lest échappé pour amuser l'ennemi pendant que la machine communiste avance sans cesse, simple stratagème pour justifier devant les foules ignorantes la généralisation mondiale du matérialisme et en cacher les auteurs et le but véritable; de même ces valeureux chevaliers se morfondent à pourfendre des nuages, à flageller des brumes, c'est-à-dire à nier des négations: de faits, de principes ou de pure évidence naturelle. Leur oeuvre et leurs combats sont si stériles que les maîtres du complot communiste s'en amusent éperdument, ils souhaitent que leur activité se continue sans être dérangée, et ils contribuent au besoin de quelques dollars à cette vaine croisade afin qu'elle ne s'engage pas dans le véritable sentier qui conduit au repaire des conspirateurs. Les chefs réels du

communisme ne dérangeront jamais les solennelles assises de verbiage contre le communisme, car le piétinage sur place ne peut qu'aider leur cause, en tant que pieuse diversion ou naïve enténébration de gens déjà égarés dans le noir. Par contre, lorsqu'on verra les brigades brutales des communistes lancées à l'assaut ou au saccage d'une réunion, d'un local, d'un groupe, on peut conclure immédiatement que le communisme craint ces gens ou cet endroit parce qu'on y fait du bon travail anticommuniste. Et, pour faire un travail anticommuniste qui porte, il faut savoir ce qu'est exactement le communisme. Combattre le communisme en tant qu'idée, principe, formule, concept, c'est perdre son temps. Le communisme est un simple complot, une conspiration d'hommes au service d'autres hommes; comme c'est l'unique vérité concernant le communisme, c'est sur ce seul terrain que le communisme peut être véritablement combattu et vaincu. Tout le reste est temps et argent perdus.

Le grand paradoxe

Il apparaît aux «penseurs» de notre époque comme un bien grand paradoxe d'affirmer que le communisme, qui attaque si fébrilement le principe de la propriété privée, soit propagé et financé par le haut capitalisme international, censé être l'incarnation de la propriété privée.

Nos «penseurs» ignorent ou n'ont pas pensé à deux choses: 1° que le haut capitalisme international, au lieu de soutenir la propriété privée, l'engloutit, la dévore, l'élimine en fonction directe de l'augmentation des richesses créées par les travailleurs des villes et des campagnes; 2° que le communisme, quand il s'empare d'un pays, ne détruit pas la richesse qui y existe, mais la fait tout simplement changer de mains. Ceux qui ont «découvert» que le communisme, en somme, aboutit au supercapitalisme d'État n'ont découvert que la moitié de la vérité; car, en effet, c'est un supercapitalisme d'État aux mains du haut capitalisme international. C'est aujourd'hui une banalité de dire que le financier international Jacob Schiff a financé les révolutions communistes russes de 1905 et de 1917, qu'il en a profité par de colossales concessions d'exploitation que lui a concédées le gouvernement soviétique. Et quand Madame Schiff, de New York, se décida à aller visiter Moscou, on lui fit huit jours de réceptions officielles, banquets,

galas d'opéra et de ballets, dépassant en honneur et en somptuosité tout ce que le protocole officiel exige pour la visite des chefs des plus grands États; partout où passait cette «supercapitaliste» notoire dans des rues bordées de soldats de l'Armée Rouge qui lui présentaient les armes, on lui donnait des égards plus grands qu'à aucune tsarine de l'histoire russe, plus grands qu'en reçurent jamais les Roosevelt et les Churchill qui suivirent cette visite. Staline lui-même, «l'homme de fer», se tenait respectueusement au garde-à-vous devant cette souveraine de la Haute Banque Mondiale et pliait comme un roseau, à 45 degrés, chaque fois qu'elle daignait lui adresser la parole. C'est un incident historique que les propagandistes du communisme préfèrent toujours ignorer. Les capitalistes internationaux qui contrôlaient le gouvernement allemand de 1917 obtinrent les sauf-conduits et facilités de transport pour Lénine qui devait aller faire la révolution communiste en Russie; leurs affidés qui contrôlaient le gouvernement anglais obtinrent la même chose pour l'expédition en Russie de Leuba Trotsky, alors interné comme prisonnier de guerre au Canada, à Kapuskasing; leurs affidés de Washington obtinrent la même chose pour trois chefs bolcheviques de l'«east side» new yorkais qui devaient peu après devenir commissars sous la Terreur Rouge dans un pays qui n'était même pas le leur; leurs affidés de Russie exigèrent et obtinrent la montée au pouvoir de Kérensky, qui devait renverser les barrières qui s'opposaient encore au bolchevisme; et, pour que leur plan parfaitement combiné ne ratât pas, les chefs de la grande conspiration virent à faire sauter le cuirassé anglais «Iron Duke» à bord duquel Lord Kitchener et des centaines de stratèges, aviseurs, tacticiens se rendaient en Russie pour faire avorter la révolution menaçante et l'écroulement de l'appareil militaire russe. Ce qu'on ignore généralement au sujet de la Russie Soviétique, c'est que si tout y est nominalement propriété de l'État, tout ce qui paie est exploité, en concession, par des intérêts privés inféodés à la Haute Banque Mondiale: les mines les plus riches, le pétrole, les chemins de fer, les chantiers navals. Nous pouvons illustrer cet état de choses par un exemple local. Ainsi, la cité de Montréal est propriétaire d'un restaurant à l'île Sainte- Hélène, mais c'est un particulier, détenteur d'une concession, qui l'exploite à son profit. La Haute Banque de l'Or ne connait ni patrie, ni frontières, ni forme de gouvernement, ni système social; partout à la fois elle draine le profit réel des innombrables foules qui peinent, qui peinent en Russie plus que partout ailleurs, comme des esclaves à la chaîne avec le système stakhanoviste. Les résidences princières des grands-ducs, les villas de marbre et jardins prodigieux de la Mer Noire, les meubles de prix

et les bijoux de la noblesse liquidée existent toujours en Russie Soviétique, mais ce sont de nouveaux maîtres qui en jouissent; limousines, vins fins, fourrures coûteuses, oeuvres d'arts sont encore en vogue, pas pour les «indigènes» asservis, mais pour la nouvelle noblesse: les représentants, agents et lévites du grand temple mondial du Veau d'Or, nuée de parasites qui trouvent vraiment un «paradis terrestre» sur le corps subjugué d'une grande nation.

Finance, capitalisme

Il y a deux sortes de finance, comme il y a deux sortes de capitalisme.

Il y a la finance visible, accessible, localisée, fruit du travail, de la production, de l'économie. Issue du labeur, c'est la finance qui entretient le labeur, Elle a toujours un caractère personnel, régional, national. Inerte par elle-même, elle ne prend une utilité et une valeur que dans son application à la production, au développement. C'est la finance saine, celle qui soutient l'initiative, qui appuie la liberté personnelle d'action, qui permet à un pays comme à ses citoyens de préserver et défendre leur autonomie. C'est de cette finance que surgit le capitalisme de production, le capitalisme industriel, le capitalisme commercial, si toutefois on peut appeler capitalisme le simple emploi de capitaux à une fin créatrice. Il y a, en opposition à la finance et au capitalisme sains, la finance internationale, la finance de l'or, qui engendre et contrôle le capitalisme international. Cette finance internationale est celle du groupe interallié des banques de l'or, ces banques richissimes qui n'ont pas de déposants, qui ne trafiquent que sur l'or et les devises monétaires, qui financent l'organisation des trusts et des cartels internationaux, les grands monopoles mondiaux qui fixent à leur gré les prix des pierres précieuses, des métaux, des métalloïdes, des grains, viandes, thé, café, coton, huiles, etc., forçant ainsi les gouvernements à taxer pour soutenir les prix du grand marché international.

Cette finance n'a qu'une raison d'être, un seul but, un idéal unique: faire produire de l'argent par l'argent. La colossale puissance de cette Haute Banque de l'Or, formée par un petit groupe de banquiers qui ne sont pas responsables à des déposants, des épargnants ou des clients, n'est jamais attaquée par le marxisme et ses prophètes. Pourtant c'est elle qui, empêchant le commerce par troc, écume la crème de toutes les productions nationales en

forçant les échanges internationaux de marchandises à payer la rançon des échanges de devises; c'est elle qui a définitivement détruit le principe et le fait de «l'offre et la demande»; c'est elle qui, pour toujours ruine les États davantage et enchaîne des peuples entiers dans l'esclavage des intérêts à payer, provoque les guerres, entretient l'instabilité, le malaise; c'est elle qui, par ses monopoles et ses contrôles, déroute de plus en plus les projets ou plans des industriels nationaux, rend inutiles les augmentations de salaires, déséquilibre l'assiette sociale, force les gouvernements à instaurer contre leur gré le socialisme marxiste en vue du communisme qui doit livrer le monde, vaincu et bien ligoté, à la Haute Banque de l'Or. Le jour où les États pourront, sans risque ou sans crainte de se faire broyer, nationaliser leur or, déterminer eux-mêmes le prix et le volume de leur monnaie nationale, commercer avec l'étranger par voie de troc pur et simple de marchandises, le plus grand pas aura été fait vers le rétablissement de la justice sociale, de l'auto-détermination politique et économique des peuples, de la stabilité et la prospérité, bref les éléments d'une démocratie véritable qui a cessé d'exister depuis longtemps et qui a été remplacée par la plus réelle, la plus terrible, la plus dévorante des dictatures: celle de l'Or, qui pèse avec autant de cruauté sur les foules des pays occidentaux que sur les foules des pays communistes; c'est elle qui, du sommet de la pyramide, contrôle à la fois toutes les internationales sans aucune exception. Dans un monde matérialisé où l'or est devenu dieu, pas une seule internationale ne peut exister sans la permission et le contrôle de celle de l'or. Dans le plan diaboliquement génial qui a été élaboré pour la conquête du monde, aucun détail n'a été omis. Comme les chercheurs devaient inévitablement trouver un jour l'origine et la cause du chaos où les conspirateurs doivent conduire les peuples, on commença, il y a déjà un siècle et demi, à décrier la finance et le capitalisme. Non pas la Haute Finance Internationale et le Capitalisme International, qui restent toujours inconnus des masses, mais la finance d'épargne et le capital sain de l'individu, de la province, de la nation, les seuls qui soient vus ou connus de la foule; l'industriel, le manufacturier, l'employeur ordinaire devinrent les causes de tout le mal, bien qu'ils fussent, au même titre que leurs employés, entièrement soumis à l'action de la Haute Finance Internationale: variations inattendues dans les prix des devises, des matières premières et de tous les grands facteurs qui font le coût de revient et le coût de la vie. Les possédants nationaux, cette «bourgeoisie nationale» qui reste toujours un rempart contre l'internationalisme et que la Finance Internationale veut absorber dans ses grands cartels mondiaux d'esprit socialiste, ou abattre et détruire si elle ne peut

les contrôler, devinrent la cible des internationales du bas, les prolétariennes. Dans les pays conquis au communisme, ces possédants nationaux, ces bourgeois, devinrent la légion des «liquidés», parce que susceptibles de se rallier et secouer le joug de l'Internationale. Malheureusement, ils devinrent aussi la cible de bien des forces nationales qui, ignorant complètement ou la toute-puissance ou la malfaisance de la Haute Finance Internationale, se rallièrent aux forces marxistes dans la conviction qu'elles travaillaient pour le bien. Durant la guerre 1939-45, combien de bien-pensants ont avalé et digéré la propagande marxiste qui leur a fait collaborer à la victoire et l 'expansion de l'Union Soviétique, à l'exclusion de tout autre pays, même le leur? Pendant la paix, un nombre égal de bien-pensants avalent et digèrent la propagande de même source qui les incite à renverser, chez eux, les derniers remparts qui s'opposent à l'expansion du communisme international et de la finance internationale. Tant de bêtise, ou de naïveté, restera la grande équivoque que les historiens de l'avenir auront à expliquer.

CHAPITRE 11

LE FLÉAU DE L'USURE

Ceux qui, pendant des siècles, avaient couvé les «principes» délétères de la Révolution Française; qui avaient financé la révolution elle-même et en avaient dirigé les ressorts secrets, anéantissant les uns après les autres les chefs terroristes au fur et à mesure qu'ils avaient rempli leur rôle; qui avaient lancé et fait triompher les armées révolutionnaires des sans-culotte partout où l'on devait renverser une vieille constitution chrétienne; ces chefs secrets de la grande conspiration enfin mise en marche se proposaient, comme but final, le renversement de toutes les souverainetés nationales et l'élimination de la civilisation chrétienne. Aussi longtemps que celles-ci dureraient, il serait impossible d'établir «le grand oeuvre» objet de tout complot: l'établissement d'un gouvernement mondial unique régnant sur une humanité contenue par la terreur, entièrement dénationalisée, vidée de toute substance spirituelle. Le gouvernement international sans-Dieu ne peut tolérer un seul gouvernement

national chrétien.

L'usure financière est ce qui peut le plus sûrement ruiner un individu ou une institution, quand on n'a pas le moyen de les subjuguer par la force ou que l'on craint les réactions de l'emploi de la violence. Elle ronge avec tant de constance et de régularité inflexible qu'elle peut amener sa victime à signer son propre arrêt de mort économique. L'assassinat avec le consentement de la victime! Appliquée aux États, l'usure produit les mêmes effets. Mais c'est la finance internationale qui peut ainsi garrotter des nations.

Par ses «immortels principes», la Révolution Française permit la création et l'action de la finance internationale. Ces «principes» ne conférèrent aucun droit nouveau aux Français, ne leur donna pas plus de liberté, d'égalité ou de fraternité qu'auparavant. Ils ne se préoccupaient que de «l'homme», sans égard à sa foi, sa race ou sa nation; et, en regard des «principes» nouveaux, la foi et la race devenaient des accessoires inutiles, superflus, qui ne faisaient qu'encombrer l'opération d'un humanisme athée. N'importe qui pouvait venir en France à son gré et, par la magie d'un papier devenir l'égal du plus authentique Français de vieille souche. Le jeu de la nationalité arbitraire avait remplacé la réalité raciale, et on s'empressa de l'internationaliser. Ce fut la première agression contre la famille nationale, extension de la famille-base par les liens du sang. N'importe quel non-jaune peut devenir synthétiquement et officiellement Chinois pourvu qu'il allât en Chine et demander un papier de citoyenneté. La famille-base, germe et soutien de la nation, a dégringolé dans la même mesure que le caractère national a dégénéré devant les progrès de l'égalitarisme extra-familial. Et lorsque, récemment, les liens de la race voulurent se réaffirmer, en même temps que ceux de la famille, ce furent à travers le monde les hurlements de détresse les plus stridents dans tous les antres judéo-maçonnico-marxistes contre cette menace à l'internationalisme, à la «citoyenneté mondiale» et à la marche vers le gouvernement universel. Tolérer l'affirmation nationale et politique de la race, à l'instar de ce qui se fait présentement en Palestine, aurait menacé d'un effondrement rapide l'édifice si laborieusement érigé depuis 1789. Le racisme devint, par la propagande, le mal suprême à conjurer, et l'identité raciale dut finalement se diluer dans l'égalitarisme universel, sauf naturellement pour la Palestine moderne. Corrollairement, dans le domaine spirituel, l'affirmation de la supériorité du christianisme dut se diluer dans l'interconfessionalisme, dans l'égalitarisme bien libéral qui affirme que «toutes les religions se valent, sont également

bonnes, doivent recevoir une égale considération».

La haute finance entre en scène

Les mêmes principes qui s'appliquaient à l'intrusion de l'individu étranger ou ennemi dans une nation ouvrirent les mêmes portes à l'intrusion de la finance internationale. L'usurier étranger, même ennemi, reçut le droit de venir enchaîner l'État: chose que ne peut pas faire l'économie nationale, soumise à son État, le national justiciable à la nation.

Le premier à établir une banque vraiment internationale traitant d'égal à égal avec les grands États fut Amschel Mayer, de Francfort, qui s'était enrichi en administrant à sa façon la location de soldats mercenaires entraînés par le landgrave de Hesse-Cassel; car la finance internationale, il ne faut jamais l'oublier, naquit dans le trafic de la chair à canon, l'esclavagisme de la traite du sang, qui se complétait aussi par la traite des blanches, des jaunes, des noirs, des narcotiques sur une échelle internationale.

Dès l'ère impériale de Napoléon Bonaparte, Mayer, qui avait pris le nom de Rothschild (drapeau rouge), commençait à prêter aux grands pays d'Europe; dès 1837, sa banque avait prêté des millions par centaines à tous les gouvernements importants du continent. Très souvent, surtout à des moments de grand besoin occasionné par la guerre ou la famine, les prêts étaient consentis à des conditions qui constituaient un accroc à la souveraineté nationale. La banque Rothschild eut en peu de temps des succursales à Londres, Paris, Vienne et Naples. Puis toute une chaîne de banques internationales se constitua avec elle, ou avec sa permission. Ces prêteurs exigèrent partout et obtinrent des titres de noblesse. Si des banquiers de moindre importance, tels Daniel Itzig, David Friedlander, Herz Cerfbeer, Benjamin Goldsmid, Abraham Goldsmid, Moses Mocatta et V.H. Ephraim, sont aujourd'hui historiquement reconnus comme les financiers de la préparation et l'action de la Révolution Française, les Rothschild et leurs associés sont reconnus comme les financiers des révolutions européennes de 1830, 1848 et 1871; si, en ces occasions, des banquiers ou hommes d'affaires des divers pays concernés, furent molestés et leurs maisons saccagées, jamais en aucune circonstance, les banquiers internationaux ne furent inquiétés par les révolutionnaires. De même lors des révolutions russes de 1905 et 1917, des révolutions baltes, balkaniques ou orientales de l'après-guerre (1945-50), si on

a rapporté le massacre d'innombrables banquiers, industriels et commerçants nationaux dans ces pays, on n'a pas encore rapporté la «liquidation» d'un seul banquier international, aucune confiscation de valeurs appartenant à la grande toile d'araignée que forme la banque mondiale de l'or.

Dans la grande toile d'araignée qui encercle le monde de ses fils d'or, on compte une série fort nombreuse de maisons bancaires interalliées, associées de près ou de loin par des liens de consanguinité ou d'affaires, sous les noms de Rothschild, Bleichroder, Hambro, Péreire, d'Erlanger, Belmont, Morgenthau, Montefiore, Sassoon, Neimeyer, Lehman, Schiff, Cassel, Montagu, Ballin, Warburg, Kahn, Lehmann, Samuel, Cazenove, Goldsmid, Bischoffsheim, Lazare, Strauss, Schoenberg, Lambert, Schroder, Beit, Hirsch, Kuhn, etc., etc. Dès ses premières manifestations au début du dix-neuvième siècle, la haute banque de l'or enserrait dans ses griffes le contrôle du volume et du prix du métal jaune, et en même temps le contrôle des politiciens. Bonaparte lui même, jusqu'à 1806, fut entièrement sous leur coupe; sa révolte contre eux amena sa chute finale. Si, dans son mémorial, Napoléon se plaint amèrement d'avoir été trahi à Waterloo par le maréchal Soult, il est bon de se rappeler que Soult était un agent de la banque internationale, nommé maréchal à la demande de Rothschild comme condition d'un prêt de guerre. Pour qui veut simplement lire les mémoires de cette époque dans autre chose que les livres écrits pour morons, il apparaît aujourd'hui que les principaux chefs politiques du temps étaient des agents directs ou des pions de la haute banque: que ce fussent les Metternich, les Talleyrand, les Crémieux, les Gambetta, les Disraéli, les Louis-Philippe d'Orléans, les Bourbons de Naples, les Hapsbourg d'Autriche, les Hohenzollern, les chefs des partis de gauche dans toute l'Éurope, les Palmerston, Macaulay, Gladstone, Morley, Birrel, Asquith, Balfour, Rhodes, Snowden, Haldane, Geddes, sans oublier les Sarraut, Churchill et Roosevelt contemporains. L'histoire de l'arrière-scène politique fournit des milliers de volumes qui confirment par le détail cette phrase célèbre de Disraéli: «Le monde est gouverné par de tous autres personnages que ne se l'imaginent ceux qui ne sont pas dans la coulisse». Si le banquier Schiff, de la grande banque Kuhn, Loeb & Co., de New York, finança les révolutions russes de 1905 et 1917, comme les Rothschild avaient financé les révolutions européennes du siècle précédent, il est aussi naturel de lire qu'en 1933 et en mai 1934 deux assemblées secrètes avaient lieu, d'abord entre Litvinoff, Trotsky, le baron Rothschild et Raymond Moley, puis entre Litvinoff, Bernard-M. Baruch, Trotsky et Maurice de Rothschild, à la suite desquelles Trotsky

entrait aux États-Unis, en 1934, sous le déguisement d'un employé de la banque Rothschild de Paris. Finance Internationale et Internationale Prolétarienne sont plus que des alliées, ce sont des roues d'une même machine: la machine à conquérir le monde sur les ruines des nationalités, des économies nationales, des frontières et des religions. Et toutes deux, dans cette dernière phase du complot, lancent les même cris et font le même zèle pour le gouvernement mondial de tous les peuples, la haute cour de justice mondiale, la police mondiale, les droits de l'homme mondiaux, le standard de vie mondiale, la monnaie mondiale, le moule mondial pour la pensée humaine; et presque partout, on entend les chefs des «libres démocraties» répéter avec autant d'extase que d'ignorance les mots d'ordre de la grande dictature de l'or.

Pour détruire les États nationaux, les religions et l'initiative privée qui barrent encore la route au gouvernement mondial, il est essentiel de détruire leur appui financier. Cet appui ne peut se trouver que chez les individus, les institutions et l'État. Aussi, faut-il, par mille et un moyens, les dépouiller, les épuiser, les charger de dettes, les conduire à la banqueroute, les harasser de toutes façons, en faire un sujet d'opprobre, prouver aux ignorants qu'ils sont la cause de tous les malheurs, lancer la haine de la foule contre eux et, dès l'accession du communisme au pouvoir, les faire assassiner pour qu'on n'entende plus jamais parler d'eux.

La haute banque fait l'assaut des États nationaux par l'usure, en les forçant à s'accabler de dettes par suite des guerres et des crises économiques voulues par la finance internationale; par la «sécurité sociale» qu'instaurent les régimes libéraux qui ne veulent pas encore céder la place aux socialistes; par les subsides gouvernementaux aux producteurs agricoles ou miniers rendus obligatoires par le prix du marché mondial imposé par les grands monopoles aux mains de la finance internationale. Elle fait l'assaut des institutions nationales, régionales ou corporatives en affolant leur économie par l'inflation et la déflation monétaire, l'instabilité des devises ou leurs rapports d'un pays à l'autre, les grands soubresauts de la spéculation boursière, la fluctuation constante des prix des matières premières. Elle fait l'assaut de l'économie personnelle par les mêmes moyens, et en forçant les États à inventer des taxes et impôts nouveaux pour satisfaire à leurs besoins artificiels croissants. Non seulement, il lui faut qu'on détruise les fortunes personnelles existantes, mais encore il faut empêcher la création de fortunes

nouvelles, c'est-à-dire l'expansion du bien-être parmi le peuple. C'est à ces fins que les impôts sur les successions et sur le revenu ont été créés. Ces deux genres d'impôts sont réclamés avec insistance dans le Manifeste Communiste de 1848, avec la mention qu'on ne saurait parvenir au communisme universel (gouvernement mondial) tant qu'ils n'auraient pas fait leurs ravages. Impôts d'essence purement communisme, impôts d'agression constante contre la propriété privée, impôts nécessaires pour préparer les gens à la dépossession totale d'après Marx et Engels, impôts qui pourtant ont été proposés et votés par des partis et des politiciens qui se disent... anticommunistes! Il en est de même des autres demandes faites par le Manifeste Communiste lancé il y a cent ans, demandes qui ont toutes reçu une réponse positive dans nos parlements. Ét les mêmes politiciens, qui ont ainsi pavé la voie au communisme , qui dans leurs législations les plus importantes ont fait du communisme sans le savoir, prétendent nous sauver du communisme!

CHAPITRE 12

VERS LE MONDIALISME

Pour arriver au contrôle mondial, au gouvernement mondial d'une masse humaine «libérée» de toute nationalité, toute frontière, tout droit national, toute tradition et toute foi spirituelle, il ne suffisait pas à la Haute Banque de l'Or (syndicat fermé des gold-bankers) de contrôler les prêts internationaux, le cours des monnaies nationales et le mouvement de l'or, mais il fallait aussi enlever aux peuples et aux gouvernements leur droit de contrôler l'émission de leurs monnaies nationales, de faire le commerce par troc qui permet de se soustraire au péage à la Haute Banque dans toutes les transactions commerciales internationales, de régler eux-mêmes le volume du crédit qui les mettrait à l'abri des grandes inflations artificielles. Comme le secret est l'essence de toute conspiration, les comploteurs ont toujours pris grand soin de ne jamais se montrer au grand jour pour extorquer des gouvernements eux-mêmes le pouvoir de les juguler. C'est par le truchement des sociétés

internationales, comme la Ligue des Nations, et après elle l'Organisme des Nations Unies, qu'ils procèdent pour faire passer les lois qu'ils désirent dans les parlements nationaux.

Les banques étatisées

La Banque d'Angleterre, «étatisée» récemment, était la propriété d'une compagnie privée que dominaient les Rothschild anglais; la Banque de France, depuis longtemps, a dû subir et subit encore la dictature des Rothschild français; quand le gouvernement du Troisième Reich voulut nationaliser réellement la Reichbank et en confier la direction au Dr Schacht, il s'aperçut que la chose ne pouvait se faire sans le consentement de la Banque de Compensation Internationale. Le professeur Frederick Soddy a démontré comment l'«étatisation» de ces banques «nationales» n'était que fraude et supercherie; aujourd'hui on s'aperçoit que la Bank of England, par exemple, est encore plus au service de la Haute Banque de l'or qu'au temps où elle était une institution privée. L'étatisation des banques, que ce soit celle des banques «nationales» des grands pays européens avant 1914, que ce soit celle du Federal Reserve Board et ses douze banques (privées) affiliées aux États-Unis et des 26 autres banques «nationales» dans d'autres pays, faites sous l'égide de la Ligue des Nations après la première Guerre Mondiale, a eu les mêmes résultats partout: 1° enlever à chaque gouvernement ses réserves d'or pour les confier à la banque «nationale»; 2° enlever à chaque pays, ou à sa Trésorerie, ou à son ministère des Finances le pouvoir de contrôler l'appui, l'émission et le volume de leurs devises; 3° soustraire ces questions aux parlements responsables et aux représentants du peuple; 4° détruire dans l'économie mondiale le jeu de la loi de l'offre et de la demande; 5° livrer à la Haute Banque les pouvoirs absolus d'étrangler financièrement tout pays récalcitrant, d'être l'arbitre suprême de l'inflation ou la déflation, de fixer à son gré le prix et les conditions du crédit, de faire déferler sur le monde à son caprice les pires cataclysmes financiers. Les conditions sociales de tous les peuples en dépendent directement.

Détruire le pouvoir national

Le but principal que poursuit la Haute Banque est de détruire tout pouvoir national réel des gouvernements, en empêchant surtout, par le contrôle financier, l'initiative d'un pays de commercer par troc, par échange pur et simple de marchandises avec un autre pays. Le troc est le seul système qui, en définitive, peut permettre à un pays non seulement de se libérer de l'usure internationale élevée au rang d'institution, mais encore de faire équilibrer le salaire avec le coût de la vie, de fonder toute sa vie économique sur le travail et sa grandeur, de stimuler et propager l'initiative privée, de répandre l'aisance dans la société. Mais comme il faut que tout cela soit empêché et détruit pour parvenir au contrôle mondial, faut-il empêcher par tous les moyens possibles le commerce par troc.

Présentement, un grand nombre de pays auraient besoin des produits canadiens et seraient disposés à se les procurer en échange de leurs produits, dont nous avons besoin. Mais il ne nous est pas possible de le faire. Dumbarton Oaks nous a liés à l'obligation de ne vendre qu'en échange de dollars; conséquemment, seuls les pays qui ont du dollar peuvent acheter chez nous; à ceux qui n'en ont pas, nous «prêtons» nos dollars afin qu'ils achètent nos produits, de sorte que nous perdons dollars et marchandises sans même le bénéfice des produits étrangers. La Haute Banque a tellement peur du troc que, le printemps dernier, revenant des États-Unis très dissatisfait, l'hon. M. Howe n'eut qu'à mentionner l'idée que «le Canada pourrait commercer par troc» pour que, le lendemain même, on annonçât des États-Unis que les achats américains au Canada augmenteraient immédiatement. Le gouvernement Franco est en ce moment «le pelé, le galeux» qu'il faut mettre au banc des nations civilisées; si le même gouvernement voulait accepter les offres qu'on lui réitère instamment depuis trois ans: accepter les prêts des banquiers de l'or à leurs conditions, en promettant de ne jamais commercer par troc, il deviendrait instantanément un précieux allié indispensable à notre bonheur: agences internationales, loges maçonniques, services de nouvelles, hauts conseils socialistes, etc., recevraient au même moment le mot magique qui les feraient acclamer le nouveau frère.

La lutte au troc allemand

On sait avec quelle rapidité prodigieuse le gouvernement d'Hitler avait aboli le

chômage, reconstruit l'Allemagne, répandu la prospérité intérieure, éliminé les malaises sociaux et porté au plus haut niveau européen les salaires des travailleurs. Il l'avait fait en divorçant la Reichsbank de la Haute Banque de l'Or et en recourant au commerce par troc avec les autres nations. M. Waverly Root a démontré comment, dès 1935, Marriner Eccles (Wall Street) et Montague Norman (Threadneedle Street) s'étaient entendus, après consultations avec la Haute Banque, pour mettre fin à l'expérience financière d'Hitler par tous les moyens, la guerre au besoin. Norman eut la tâche d'organiser une combine pour placer l'Allemagne devant le dilemme de renverser sa politique financière ou commettre un acte de guerre. Il livra à Hitler un ultimatum secret lui enjoignant en même temps de garder la paix et détruire le programme allemand de commerce-et-emploi, de revenir aux méthodes de «finance orthodoxe» et de ne pas acquérir à l'étranger de crédit réel sauf par des négociations financières qui seraient acceptées par le groupe que représentait Montague Norman. La réponse fut négative et c'est aussitôt après que l'on entendit parlé partout du «cercle de fer autour de l'Allemagne». Durant les huit mois que dura la «drôle de guerre» (1939-40), de longues négociations furent poursuivies entre le British Foreign Office et M. Chamberlain d'une part, et le ministère allemand des Affaires Etrangères et Hitler d'autre part; Chamberlain offrait de faire cesser la guerre si l'Allemagne voulait revenir à l'étalon-or et coopérer avec la Haute Finance Internationale; l'Allemagne contre-proposa de faire cesser la guerre si on voulait lui permettre de développer son système de commerce par troc et lui remettre quelques-unes de ses colonies. Puis Roosevelt (qui n'était pas en guerre) convoqua la Conférence de l'Atlantique, à laquelle Montague Norman et sa contre-partie américaine étaient les plus importants participants. M. Churchill s'y engagea à poursuivre la guerre jusqu'au bout et «coopérer à ramener le monde à l'étalon-or après la défaite allemande». Au début même de la guerre, M. Bernard-M. Baruch, appelé depuis vingt-cinq ans le «président non-officiel de États-Unis», porte-voix de Wall Street, des Loges et du Sionisme International près de la Maison Blanche, déclarait (New York «Times», 15 septembre 1939): «Gardons bas les prix de nos marchandises afin que les pays que la guerre empêche de commercer avec l'Allemagne viennent acheter ici; c'est ainsi que le système de troc allemand sera détruit». Admirable et candide aveu de la Haute Banque que le système de troc intensifie le commerce international tout en gardant à un niveau raisonnable, sans inflation, le prix des marchandises!

Le cas du Canada nous fait voir, sur une moindre sphère, la situation financière mondiale. Avec l'instauration de la Banque du Canada, le gouvernement et le parlement canadien ont perdu tout contrôle sur l'émission de la monnaie et du crédit canadien, sur leur volume. Ils ont bien le pouvoir d'émettre des bons et des obligations, qui sont des promesses de payer, mais non la monnaie qui est une autre promesses de payer. La monnaie, fondée sur le crédit du peuple, ne porte pas intérêt, et elle pourrait remplacer les obligations, fondées aussi sur le crédit du peuple et qui portent intérêt; aussi faut-il que les peuples n'en gardent pas le contrôle. C'est Amschel Mayer, le premier des Rothschild, qui disait: «Permettez-moi d'émettre et contrôler la monnaie d'une nation et je ne me soucie pas de qui rédigera les lois»; et le président James-A. Garfield: «Quiconque contrôle le volume de l'argent dans n'importe quel pays est maître absolu de toute l'industrie et de tout le commerce»; Solmon-P. Chase, Trésorier d'Abraham Lincoln, John- G. Carlisle, Thomas Edison, Henry Ford, Pie XI, Vincent-C. Vickers (Bank of England), John Ruskin et autres qui ont étudié cette question, ont dit exactement la même chose.

Pouvoirs perdus

Les pouvoirs que le peuple et le gouvernement canadien ont perdus sur la maîtrise de leurs devises et leur crédit aux mains de la Banque du Canada, celle-ci les a perdus aux mains d'un organisme mondial, la super-banque issue de la Deuxième Guerre mondiale, fondée en hâte en 1944 avant même que la guerre ne fût terminée, avant qu'il fût question de paix ou de toute autre chose. Feu Lord Keynes, le socialiste virulent qui rédigea le mémoire devant servir à l'institution (elle même préparée par l'espion communisme Alger Hiss), bourra le projet d'énoncés et de clauses essentiellement marxistes. On fonda le Fonds Monétaire Mondial, la Banque des Prêts Internationaux, et chaque pays signataire (dont le Canada) concéda à l'organisme des pouvoirs si absolus que cet organisme est devenu l'autorité financière mondiale suprême sans la permission de laquelle un pays ne peut altérer la valeur de sa monnaie, ne peut refuser de subir le dumping d'une monnaie étrangère, ne peut commercer avec un autre pays si l'organisme l'interdit, ne peut refuser les marchandises d'une autre nation si l'organisme lui commande de les recevoir. Cet organisme a, financièrement, plus de pouvoirs sur les pays signataires que l'O.N.U. n'en a politiquement. Et,

comme comble d'impudence, cet organisme qui dicte et commande à sa fantaisie - celle des banquiers de l'or qui l'ont imposée au monde - n'est responsable à aucun pays en particulier, il ne peut être traduit devant aucun tribunal pour ingérence, intimidation, dommage ou malversation. Il est autonome, au- dessus de toute loi, jouit d'une immunité égale à son pouvoir dictatorial et possède plus d'influence sur les finances des nations que le Kominform n'en possède sur les communistes.

Législature mondiale

Voilà, sur le plan financier, l'esclavage où nous a lancés «la guerre pour la liberté», la «guerre de libération». Les autres sections de l'O.N.U., nées après l'organisme financier et subordonnées à ses diktats, sont en train d'enliser pareillement nos pouvoirs dans tous les autres domaines attenants au droit civil comme au droit criminel. Un cas probant vient d'être démontré. Une loi locale de l'état de Californie interdit aux Japonais d'être propriétaires du sol dans certaines sections stratégiques de l'État. Or un japonais a fait récemment l'acquisition d'un terrain dans cette zone. L'État a poursuivi en annulation de vente et a gagné en première instance. Mais le tribunal d'appel, à l'unanimité des trois juges, a renversé ce jugement, statuant que: vu que les Etats-Unis ont signé la charte des Nations-Unis, vu qu'ils ont signé les Droits de l'Homme de l'O.N.U., ces documents ont force de traités et prévalent sur les lois qui peuvent y contrevenir. Ainsi, malgré le voeu d'un peuple et sa législature, malgré la volonté des électeurs, c'est une loi étrangère qui prévaut, une loi faite par des législateurs non élus et irresponsables à aucun peuple. Cette jurisprudence nouvelle constitue la première reconnaissance d'une Législature Mondiale, la première négation officielle des droits nationaux, la première affirmation que les décisions des parlements fédéraux et provinciaux ne vaudront plus rien devant celles de l'O.N.U., même dans les affaires purement civiles. La conclusion qui s'impose, c'est que nos parlements étant devenus superflus et inutiles, ils doivent disparaître devant le grand parlement mondial qui fait des lois régissant tous les pays et toutes questions.

Le droit d'un peuple de se donner le système qui lui plaît, de conduire son pays à sa guise, de réglementer son propre crédit, de mener ses affaires suivant ses justes aspirations, de faire les lois qu'il estime nécessaire à ses

intérêts supérieurs, de ne pas subir de lois qu'il n'a pas votées, de ne pas souscrire directement ou indirectement des deniers sans avoir une voix délibérante sur leur prélèvement et leur emploi, sont censés être des droits démocratiques. Or, presque tous ces droits disparaissent devant le super-gouvernement mondial, pour qui les gouvernements locaux ne sont que des pantins, à l'instar des régimes baltes et balkaniques. Lord Bryce avait certes raison de dire: «La démocratie n'a pas d'ennemi plus persistant ou plus insidieux que les Puissances d'Argent». Créées par la démocratie, ces puissances ont fini par la dévorer et par soumettre les gouvernements autrefois libres à son inexorable dictature. Celle-ci ne sera complète, totale, que par le communisme international qui, sous une forme ou une autre, aura ruinée la finance nationale, l'initiative personnelle, l'autonomie des gouvernements régionaux et centraux, la foi spirituelle qui ne veut pas abdiquer devant la matière. Nos libertaires du libéralisme ont fait autant de chemin vers la dictature mondiale à Dumbarton Oaks, San Francisco et Lake Success que les libertaires du marxisme en ont fait dans leur moitié du monde: les deux groupes dirigés par le même centre de conspiration et «éclairés» par les mêmes principes naturalistes et matérialistes.

CHAPITRE 13
LA LOI NATURELLE

Les événements de Corée sont venus éclairer d'une brillante lumière tout ce qui a été affirmé précédemment sur la course à l'internationalisme. Longtemps couvé dans les trous obscurs des sociétés conspiratrices, l'internationalisme s'affiche présentement au grand jour, dans un insolent assaut où il joue le tout pour le tout. Et cela, parce qu'il a été démasqué, parce qu'il ne peut plus se cacher, parce qu'il ne peut plus attendre.

Nous avons exposé comment trois grandes factions, dirigées d'un même centre, se disputent présentement le contrôle du monde. Il y a le communisme avec Moscou comme capitale éventuelle du gouvernement universel, il y a les

Nations Unies avec Lake Success comme siège central, il y a le Sionisme International avec Jérusalem comme capitale d'un empire messianique juif mondial. Les Sionistes ont tellement de leurs membres et leurs créatures dans les deux premiers organismes qu'ils en ont le véritable contrôle invisible ou insoupçonné.

Moscou représente le marxisme dans lequel ont été enrégimentés une forte proportion des travailleurs des divers pays; Lake Success représente la franc-maçonnerie dans laquelle ont été enrégimentés les financiers, industriels, commerçants, bureaucrates et hauts politiciens des divers pays. L'un et l'autre, poursuivant exactement le même but d'un melting-pot areligieux et anational, fournissent aux employés comme aux employeurs, aux prolétaires comme aux capitalistes, l'illusion que c'est leur faction particulière qui va conduire le monde. Le Sionisme, qui tient les leviers de commande dans les deux camps, veille à leur sécurité jusqu'au jour où il lui sera utile de les faire s'entre- détruire pour monter plus facilement au pouvoir convoité, sur les ruines des deux factions effritées et des nations écroulées.

Depuis 1945, on a vu comment Lake Success et Moscou ont «fraternellement» coopéré. Malgré les disputes et les querelles, les gros mots et les claquements de portes joués au théâtre de Lake Success pour la galerie, les faits de la réalité politique ne peuvent pas tromper les gens sérieux. Pour la fondation et la reconnaissance de l'État d'Israël, les grands «ennemis» russe et américain se sont entendus comme larrons en foire; la Secrétairie d'État de Washington a fait autant de zèle pour livrer les Chinois au communisme que Jos. Staline en fait pour les prendre, pour désarmer la Corée du Sud que Moscou pour armer la Corée du Nord; Acheson et Truman ont pris autant de soin à imposer et conserver dans la bureaucratie américaine des milliers d'agents communistes que le Kominform en a pris pour les introduire; les gardiens américains des secrets atomiques ont été délibérément négligents dans la mesure où les espions soviétiques ont été agressifs à en obtenir les plans. Les hauts chefs du Sionisme voient à ce que les deux futurs grands antagonistes soient de force à peu près égale, que l'un n'aie pas de supériorité disproportionnée sur l'autre pour que, à la fin du prochain conflit général, les deux camps soient bel et bien détruits et qu'il n'y ait pas de vainqueur.

A cette fin, les chefs des démocraties suivent un programme identique aux chefs communistes des pays engloutis par Moscou. Comme les chefs communistes des pays baltes, balkaniques et chinois ont prêché la mort de la souveraineté et l'indépendance nationales en vue d'inféoder leurs pays dans l'internationalisme rouge, de même les chefs des pays démocratiques prêchent la mort de la souveraineté et l'indépendance nationales pour inféoder leurs pays dans l'internationalisme bleu de Lake Success. Ici au Canada, MM. King, Saint-Laurent, Pearson, etc., n'ont pas cessé de nous répéter, depuis 1945, qu'il faudrait bientôt sacrifier notre autonomie, notre souveraineté et notre indépendance en faveur d'un super-gouvernement mondial. La guerre de Corée leur a donné l'occasion de perpétrer la trahison antinationale qu'ils avaient jusqu'ici prêchée

Trygve Lie entre en action

Il a fallu deux siècles de conspiration constante, de guerres et de révolutions pour arriver à établir les deux grandes capitales mondiales, Moscou et Lake Success, qui, suivant le grand plan, doivent se détruire mutuellement en faveur de Jérusalem, que les fervents extasiés nomment «la Nouvelle Sion». En avril dernier, l'homme le plus respecté des États-Unis, Herbert Hoover, ex-président de la république, lança contre l'O.N.U. la plus dangereuse attaque. Appuyant son assaut de tout le poids de sa longue expérience, il recommanda la liquidation immédiate de l'O.N.U. et son remplacement immédiat par une association de coopération internationale qui ne craindrait pas de proclamer publiquement le nom de Dieu et Ses droits, de travailler à concilier et pacifier les nations suivant les principes de la justice et de la charité chrétienne. Le coup jeta la surprise et l'émoi dans tous les recoins de l'O.N.U., dans les loges, les arrières-loges et même au Kremlin. Il fallait protéger sans tarder le fruit de deux siècles de conspiration active, il fallait prendre des contre-mesures immédiates pour consolider l'internationalisme attaqué d'une aussi haute source. C'est alors que Trygve Lie, Secrétaire général (ou premier ministre) des Nations-Unies, fut mis en action. Et quelle action. Jamais une figure mondiale n'a voyagé aussi vite et ne s'est tant trémoussée. Disons en passant que Trygve Lie est le même personnage dont Léon Trotsky, co-fondateur du régime bolchevique, a écrit qu'il est «un

chéri du Komintern et l'un des instruments de choix de Josef Staline». Les journaux publiaient encore l'attaque de Herbert Hoover contre l'O.N.U. quand Trygve Lie courait à la Maison Blanche pour une entrevue de deux heures avec le président Truman; on n'a jamais su ce qui s'était dit pendant cette longue entrevue. Deux jours plus tard, Trygve Lie prenait l'avion pour Moscou, où il avait une entrevue «très sympathique» de plus de deux heures avec Staline. Puis Trygve Lie revenait en Amérique pour une autre entrevue de deux heures avec le président Truman. Et l'on n'a jamais su ce qui s'était passé ou dit durant ces longues entrevues. Mais il pouvait difficilement s'agir d'autre chose que de la menace à l'organisme des Nations-Unies. Les grands journaux ont publié des notes laconiques de toutes ces entrevues, leur donnant peu d'importance. Puis vint l'explosion de Corée. Si on distrait les foules avec les détails de l'action militaire, on ne souligne nullement les faits de l'action politique qui ont une immense importance pour l'avenir, quels que soient les résultats locaux de la lutte armée.

Souveraineté et drapeau s'envolent

Le fait politique capital dans la guerre de Corée, c'est que l'intervention contre la Corée du Nord et son action militaire s'est faite, non par les États-Unis, mais par l'O.N.U. C'est à la demande de celle-ci que Washington a fait entrer en scène ses forces armées. Le Canada n'a pas envoyé trois navires de guerre dans le conflit à la suite d'une demande du peuple ou d'une décision souveraine de son gouvernement, mais à la demande expresse de Trygve Lie.

Quand M. Truman a nommé le général MacArthur commandant en chef des forces sud-coréennes, c'est parce que Trygve Lie lui a donné instruction de le faire. De plus, Trygve Lie a enjoint Truman et MacArthur de lui rendre compte une fois par mois, et tous deux se sont rendus à cette injonction.

Si, derrière le rideau de fer, les soldats de toutes les nations soviétisées ne versent leur sang que pour un seul drapeau, le drapeau rouge de Moscou, de même dans l'autre moitié non-communiste du monde, les soldats, marins et aviateurs meurent pour un drapeau étranger qui n'est pas celui de leur patrie: le drapeau bleu de Lake Success. L'internationalisme hisse son drapeau sur nos navires et nos armées, commande à nos chefs d'états, nomme les chefs militaires, exige des redditions de comptes, mais ce sont les... nationaux qui

paient l'impôt du sang et de l'argent.

Les chefs d'états, jusqu'ici «responsables au peuple» suivant l'axiome démocratique, sont soudainement devenus responsables à Trygve Lie, lui-même irresponsable aux populations et non élu par elles. Jamais on n'a vu des gouvernements se déposséder plus promptement de leur souveraineté et abdiquer celle de leur peuple. Jamais, hors de la zone soviétique, on n'avait encore vu des dirigeants sacrifier le sang de leurs jeunesse et les impôts de leurs contribuables pour un drapeau qui n'est celui d'aucun pays.

Lorsque le bruit des canons s'est tu, le résultat de toute guerre est toujours un résultat politique. Car, il ne faut jamais l'oublier, l'action militaire est purement une forme violente d'action politique. Quel est le but politique de la guerre de Corée, tant pour Moscou que pour Lake Success? La consolidation de leur internationalisme, surtout dans la zone dite démocratique. En moins de quinze jours, l'O.N.U. s'était affirmée comme autorité suprême sur les nations non-communistes, comme détenteur des souverainetés abandonnées par les chefs d'États, comme arbitre de la guerre ou de la paix, comme instigateur des programmes et mouvement militaires à être approuvés par des législatures locales, comme symbole et étendard pour lesquels les jeunes nationaux doivent mourir et pour lesquels les contribuables doivent payer. Il sera dorénavant de bien mauvais goût d'accuser les gouvernements balkaniques et baltes d'être des gouvernements-fantoches et des polichinelles de Moscou quand on réalise comment les nôtres le sont devenus de Lake Success. On nous habitue d'abord à être gouvernés par une capitale «demi-mondiale», ce qui rendra plus acceptable le fait d'être gouvernés par une capitale vraiment mondiale régnant sur les souverainetés abdiquées, les autonomies sacrifiées et les indépendances trahies. Il faut y aller graduellement, sans heurt, pour ne pas trop surprendre les badauds!

La guerre de Corée n'a eu jusqu'ici qu'un unique résultat d'internationalisme que la grande presse et la radio commentent fort peu pour son énorme importance, surtout quand on sait comment ces organes d'intarissable verbiage savent commenter le moindre incident banal. C'est la création d'un ministère de la Guerre pour l'O.N.U., le seul ministère qui manquait encore à cet aspirant-gouvernement mondial. Par euphémisme, on

le nomme Police Mondiale, mais c'est une police qui aura à sa disposition plus que des bâtons et des sifflets; elle a déjà conscrit dans ses rangs et sous son drapeau bleu l'autorité et les forces militaires de tous les pays «démocratiques». Et, comme le démontre le cas de la Corée, l'O.N.U. se servira de sa «police» pour écraser et incendier toute population qui ne se soumettra pas à ses ordres dictatoriaux.

La Police Mondiale est maintenant un fait accompli, créé dans l'affolement général d'une guerre civile asiatique, de la façon et au moment choisis par les conspirateurs, avec la connivence de gouvernants nationaux qui ont trahi la confiance mise en eux par leurs peuples. Il y a tellement de rapports de circonstances et de temps entre l'attaque de Hoover contre l'O.N.U., les voyages précipités de Trygve Lie, l'explosion coréenne et la hâte furibonde à abdiquer toutes les forces armées nationales aux mains de l'O.N.U., qu'on peut très sérieusement se demander si cette guerre de Corée n'a pas été arrangée dans la coulisse en vue de doter Lake Success d'une puissance qui fera fléchir tout instinct national et toute liberté nationale, pour la plus grande gloire de l'internationalisme.

Les liens du sang constituent la force la plus puissante du genre humain; ils ont leur principale affirmation dans la cellule familiale, devant laquelle se sont toujours inclinées les religions, les éthiques et les morales. Plusieurs familles forment un clan, plusieurs clans forment une tribu, plusieurs tribus forment une nation. L'esprit national, ou nationalisme, n'est en somme que l'extension de l'esprit familial, inhérent à l'être humain, donc partie fonction de la Loi Naturelle. Sur cette terre, personne n'a jamais pu vaincre la Loi Naturelle, sauf le Christ qui S'est ressuscité Lui-même. Quiconque, homme ou système, peuple ou régime, a osé s'insurger contre la Loi Naturelle, a fini par en tomber victime. L'internationalisme sur le plan matériel, c'est-à-dire l'internationalisme matérialiste, constitue une révolte contre la Loi Naturelle, contre l'ordre des choses, et par conséquent est voué au pire désastre.

L'internationalisme de Lake Success ne vaut pas mieux que l'internationalisme de Moscou et, dans son illusion chimérique de conduire le monde comme l'autre, constitue comme lui un défi aux lois de la Nature. L'inter-nationalisme rouge et l'internationalisme bleu doivent, par la force des choses, se sauter à la gorge et s'entre-déchirer; ils ne peuvent s'en empêcher, car les lois de la Nature veulent, exigent, rendent inévitable que les forces

contre nature se détruisent mutuellement.

Les deux internationalismes ont proclamé des «droits de l'homme», de l'homme tout court, sans nationalité ni religion, sans race ni esprit, comme si l'homme n'avait ni famille ni âme, simple bétail, simple animal. Les deux internationalismes sont faits du plus pur matérialisme, alors que la constitution même de l'être humain veut qu'il soit spirituel avant d'être matériel. C'est pourquoi, en définitive, ce n'est ni Moscou ni Lake Success qui gagnera l'enjeu de la suprême bataille: l'être humain. La triomphatrice sera la Loi Naturelle, expression de la volonté de Dieu. Des ruines, des cendres et des cimetières que Moscou et Lake Success auront semés à profusion sur la terre sortira, enfin libéré, l'homme suivant la Vérité, l'homme avec une famille et une âme, l'homme national et religieux, l'homme du spiritualisme remplaçant l'homme du matérialisme, l'homme enfant de Dieu émergeant des débris du Veau d'or renversé.

Le cri d'alarme lancé par M. Herbert Hoover contre les périls imminents qui nous menacent et ce qui peut les occasionner, est peut-être le dernier avertissement que recevra le monde civilisé avant de plonger dans l'abîme. M. Hoover est la plus grande figure politique qui reste à ce continent, à cause de son expérience, sa sagesse reconnue, son patriotisme, son intégrité personnelle, les immenses services qu'il a rendus à la demande même de ses successeurs Roosevelt et Truman. Il est évidemment plus désintéressé que les Trygve Lie et autres affairistes remuants de la dictature anonyme et irresponsable de Lake Success. Les chefs politiques du jour n'ont pas le droit moral de refuser d'écouter les appels du vieux sage en vue d'éviter des malheurs trop grands et de rendre plus supportables les épreuves qui se dressent à l'horizon.

CHAPITRE 14

LA SUPERCHERIE DU CINÉMA ET DES MÉDIAS

De tous les organismes de propagande, il n'en est pas de plus puissant que le cinéma, le grand éducateur et formateur (plutôt déformateur)des temps modernes. Et, en dehors de Moscou, il n-y a pas de ville mieux contrôlée par le communisme que Hollywood. Propriétaires et directeurs de compagnies, producteurs, directeurs, scénaristes, scripteurs, compositeurs, musiciens, metteurs en scène, stars, artistes, employés de tous genres y sont, d'une

façon ou d'une autre, au service du communisme, en tant que membres de ligues et associations sous contrôle direct du parti communiste.

La Législature de Californie et le Congrès américain, au cours de longues et laborieuses enquêtes, ont mis à jour le réseau compliqué d-organismes et de personnages qui a placé l'importante industrie du cinéma sous la coupe de Moscou. Bon nombre d'artistes, préférant leurs principes à leur salaire, ont coopéré à démasquer la tyrannie communiste qui pèse sur Hollywood; ils en ont gravement compromis leur carrière, tel Adolphe Menjou que l'on n'a pas revu sur les écrans depuis. Parmi les artistes qui exercent une si grande fascination sur les foules, et surtout sur la jeunesse, il y en a qui ont aussi bien travaillé sans relâche pour Moscou que les Dr. May, les Fred Rose, les Hiss, les Eisler dans d'autres domaines; il y en a d'autres qui ont suivi et suivent encore la ligne communiste sans y comprendre grand-chose. Malgré les enquêtes, les rapports officiels et les dénonciations publiques, Hollywood a gardé son caractère primordialement marxiste et il ne s'y produit presque pas de film qui ne soit entaché de communisme, qui ne reçoive le coup de pouce pour aider la grande conspiration.

Comme le disait Adolphe Menjou devant le Congrès américain à Washington: «En certaines circonstances, un directeur communiste, un scripteur communiste ou un acteur communiste, même s'il a reçu les ordres de ne pas injecter de communisme ou de subversion dans un film, peut facilement violer cet ordre, au moment approprié, par un regard, une inflexion, un changement de la voix; c'est très facile».

Le grand assaut remonte à 1935

Le grand assaut communiste pour infiltrer et contrôler l'industrie du cinéma à Hollywood commença en 1935. L'enquête anti-communiste fût précipitée à la suite d'une réunion des principaux acteurs communistes à la demeure de Charlie Chaplin le 6 novembre 1944, réunion à laquelle assistait Eddie Cantor, George Coulouris, Olivia DeHavilland, Larry Adler, John Garfield, James Cagney, Ira Gershwin, Katherine Hepburn, Gene Kelly, Rita Hayworth, Orson Welles, Dorothy Comingore, Alexander Knox, Groucho et Harpo, Edward-G. Robinson, Gall Sondergaard, Sylvia Sidney, Catherine Hunter, Bette Davis. Le but était de rédiger un câblogramme d'allégeance à Staline, dépêche qui fut effectivement expédiée le lendemain.

Le Sénat de Californie a publié une longue liste d-organisations de toutes

sortes cataloguées sous quatres chapitres différents: 1. les organisations créées et contrôlées par le parti communiste; 2. les organisations infiltrées et contrôlées par les communistes; 3. les organisations dominées par les communistes, soit par création soit par infiltration; 4. les organisations infiltrées par le communisme sans en être contrôlées ou dominées. Rares sont les artistes ou les techniciens qui n'en font pas partie

S'il y a des acteurs de grande envergure qui ont eu le courage de résister à tous les assauts du communisme, tels Clark Gable, Gary Cooper, Bing Crosby, Myron C. Fagan, Adolphe Menjou, Robert Taylor, Robert Montgomery, on est stupéfié de lire les listes de ceux qui agissent comme communistes actifs, comme auxiliaires, comme pantins de Moscou. Depuis deux ans déjà, on en a publié et republié la liste suivante: Larry Adler, Robert Ardrey, Jean Arthur, Stephen MoreHouse Avery, Lauren Bacall, Edith Barrett, Barbara Bentley, Leonardo Bercovici, Leonard Bernstein, Alvah Bessie, Herbert Biberman, Betsy Blair, Michael Blankfort, DeWitt Bodeen, Humphrey Bogart, Roman Bohman, Irving Brecher, Edward Bromberg, Louis Bromfield, Gerald Brooks, Sidney Buchman, Louis Calhern, Eddie Cantor, Morris Carnovsky, Vera Caspray, Charles Chaplin, Jerome Chodorov, Harold Clurman, Lee Cobb, Lester Cole, Dorothy Comingore, Marc Connolly, Richard Conte, George Coulouris, Norman Corwin, Cheryl Crawford, Kyle Crichton, John Cromwell, Hume Cronyn, Jules Dassin, Howard DaSylva, Delmar Daves, Bette Davis, Olivia DeHavilland, Albert Dekker, Agnes DeMille, Katherine DeMille, Armand Deutch, I.A.L. Diamond,Doniger, Kirk Douglas, Melwyn Douglas, Paul Draper, Howard Duff, Philip Dunne, Charles Einfield, Florence Eldridge, Guy Endore, Henry Ephron, Julius J. Epstein, Philip G. Epstein, William Eythe, Lena Horne, John Houseman, Langston Hughes, Marsha Hunt, John Huston, Felix Jackson, George S. Kaufman, Garson Kanin, Michael Kanin, Danny Kaye, Gene Kelly, Evelyn Keyes, Alexander Knox, Arthur Kober, Fred Kohlmar, N.S. (Hy) Kraft, Norman Krasna, Burt Lancaster, Fritz Lang, Jr Ring Lardner, Emmet Laver, John Howard Lawson, Canada Lee, Emil Lengyel, Mike Levee, Sam Levene, Anatole Litvak, Peler Lorre, Arthur Lubin, Emil Ludwig, Kenneth MacGowan, Aline MacMahon, Albert Maltz, Rouben Mamoulian, Thomas Mann, Frederic Marsh, Margo, Groucho Marx, Burgess Meredith, Lewis Milestone, Vincent Minnelli, Henry Morgan, Harry Myers, Robert Nathan, Dudley Nichols, Clifford Odets, George Oppenheimer, Sam Ornitz, Dorthy Parker, Larry Parks, Ernest Pascal, Joseph Pasternak, Gregory Peck, Irving

Pichel, Vincent Price, Bob Prior, Abe Polansky, Anthony Quinn, Donna Reed, Ann Revere, Elmer Rice, Earl Robinson, Edward-G. Robinson, Gladys Robinson, Harold Rome, Norman Rose, Paul Robeson, Robert Rosson, Robert Ryan, Douglas Fairbanks Jr., Felix Feist, Joseph Fields, Sylvia Fine, Ketti Frings, Ava Gardner, John Garfield, Betty Garrett, Barbara Bel Geddes, Ira Gershwin, Sheridan Gidney, Jimmy Gleason, Paulette Goddard, Michael Gold, Benny Goodman, Ruth Gordon, Jay Gormey, Shiela Graham, Johnny Green, William Gropper, Uta Hagen, Dashiell Hammett, Moss Hart, Henry Hathaway, June Havoc, Sterling Hayden, Ben Hecht, Van Heflin, Katherine Hepburn, Rose Hobart, Joseph Hoffman, William Holden, Arthur Hornblow, Dore Schary, Adrian Scott, Allan Scott, Artie Shaw, Irwin Shaw, lerman Schumiin, Sylvia Sidney, Frank Sinatra, Upton ïinclair, Robert Siodmak, Joseph Sistrom, George Sklar, Gail Sondergaard, Herbert K. Sorrell, Milton Sperling, Lionel Stander, Sheppard Strudwick, Gloria Stuart, Franchot one, Barry Trivers, Dalton Trumbo, Frank Tuttle, Benay Venuta, Jerry Wald, Sam Wanamaker, Walter Wanger, Orson Wells, John Wexley, Cornel Wilde, Billy Wilder, Willie Wyler, Keenan Wynn, Sam Zymbalist et une foule nombreuse de plus petits satellites.

L'athéisme

Mais c'est chez les scénaristes et les scripteurs que se fait le plus grand travail «pour la cause», sous la bénévole protection des producteurs et de leurs associations. Chez ces écrivains, dits «intellectuels», la proportion des communistes actifs est encore plus grande que parmi les acteurs. Ils veillent scrupuleusement à ce que les films, même les plus insignifiants, contiennent au moins une boutade, une répartie en faveur de la «doctrine», qu'il s'agisse de défigurer l'histoire afin de justifier les révolutions les plus destructives, de présenter comme héros les plus sinistres canailles du passé ou de présenter comme des voyous ou des dégénérés d'illustres figures historiques.

Comme le faisait observer Pie XII dans son allocution aux prédicateurs du carême à Rome, le 23 mars 1949, le cinéma semble s'acharner à faire voir des personnages qui vivent et meurent comme s'il n'y avait ni Dieu ni Rédemption ni Église, disant aussi: «À ceci s'ajoute la propagande délibérément conçue pour la formation d'une famille, d'une société, d'un état athées».

Quand par hasard, pour le souci du gain, on présente un sujet de nature religieuse, on confie les rôles de prêtres à des athées, incroyants ou communistes comme Sinatra dans «The Miracle of the Bells», Gregory Peck

dans «The Keys of the Kingdom», Henry Fonda dans «The Fugitive». Franz Werfel, auteur du livre «The Song of Bernadette», ne cessa ses activités communistes que lorsque ce réfugié juif fut menacé par les autorités de l'Immigration américaines; la «Catholic Cinema & Theatre Patron's Associations», de Dublin, Irlande, qualifie ce livre d'«horrible mélange de naturalisme et d'antisurnaturalisme»; de même, Maxwell Anderson qui a préparé les textes pour le film de «Joan of Arc» est dénoncé comme membre d'une organisation communiste aux pages 258-60 du rapport publié par le Sénat californien, organisation qui est en contact constant avec le consulat soviétique de Los Angeles.

Sous le couvert de l'amusement

Dans ses grandes lignes, le film d'Hollywood n'est qu'une constante justification de l'adultère, un enseignement du vulgaire; la note prédominante, dans les films de cowboys, de détectives, d'Indiens, etc., c'est un mépris absolu de la vie humaine, enseignement qui rend plus faciles les «liquidations» bolcheviques qui pourraient se faire dans l'avenir, quand toute une génération a été saturée dans ce mépris. La permanence des mêmes enseignements, qui reviennent à tout propos et hors de propos, démontre bien qu'il s'agit d'une politique délibérée, consciente, voulue, savamment dosée, poursuivie sous le couvert de la récréation et de l'amusement.

Hollywood est aussi pétri de matérialisme et d'internationalisme que le Kremlin lui-même; les artères et les nervures de son réseau serré sont autant sous le contrôle rouge que l'est le Cominform; ses contacts avec Wall Street, les loges et les sanhédrins sont aussi directs que ceux de Moscou. Le but visé est le même: parvenir à un «unimonde» dans lequel tous les peuples, dénationalisés et libérés de leur foi religieuse, seront conduits par un gouvernement messianique unique pour la gloire et le profit d'une minorité parvenue au terme de son complot.

Depuis près d'un demi-siècle, Hollywood a répandu dans le coeur de ses vastes auditoires une lèpre morale et une syphilis intellectuelle dont les prurits ont fait plus que toute autre chose pour éroder le vieux fond chrétien, pour imposer i'asinisme de modes et de pratiques stupides, pour standardiser l'esprit humain dans un moule matérialiste, pour convertir la plus noble création de Dieu en une masse de robots, pour renverser les vieilles valeurs qui ont fait le prix de la culture aux plus beaux âges de l'humanité, pour semer

sur tous les continents le goût des stupres et des vices, pour déséquilibrer la balance des moralités. On commence d'en récolter l'horrible moisson qui pourtant n'a pas encore fini de mûrir. Dans la grande et ultime révolution, déjà mise en mouvement, pour le gigantesque combat entre l'Esprit et la matière, l'Esprit balaiera d'un seul souffle ce centre de dégénérescence, comme tous les autres qui communiquent avec lui, et dans l'âge nouveau qui suivra, le cinéma, purifié et rénové, sous des contrôles différents, remplira son rôle véritable d'éducateur, de constructeur, d'édificateur, de guide d'inspirateur.

CHAPITRE 15

UNE FEMME LUI ÉCRASERA LA TÊTE

L'esprit qui anime le communisme est un esprit de haine et de destruction, et il ne saurait en être autrement. En effet, le communisme est primordialement une lutte contre Dieu, qui est tout amour et toute création. Quand on prend partie contre l'Amour et la Création, on ne peut que lutter pour la haine et la destruction. Le soit-disant athéisme de prédication communiste n'est pas une simple négation de l'existence de Dieu ou une attitude d'indifférentisme, c'est une lutte rageuse, une révolte de haine aveugle, une furie exécratoire contre le règne de Dieu sur la terre.

Depuis que le Naturalisme a été déchaîné sur le monde avec la Révolution française, tous ses sous-produits, toutes les formules ou écoles qui en ont découlé, ont avec une ferveur constante poursuivi cette lutte au règne de Dieu sur le coeur des hommes, qu'il se soit agi du Rationalisme, du Matérialisme intégral, du Jacobinisme, du Syndicalisme, du Babouvisme, du Communardisme, de la Social-démocratie, du libéralisme intégral, du Spartakisme, de l'Anarchisme, du Nihilisme, du Menchevisme et du Bolchevisme que les communistes d'aujourd'hui acclament comme leurs ancêtres, leurs prédécesseurs. Cette lutte s'est faite ouvertement ou hypocritement, toujours sauvagement. Et quand on n'osait pas attaquer Dieu lui-même, on attaquait ce qui peut le suggérer à l'esprit humain: Vérité, Justice,

Beauté, Vertu, Ordre, Autorité, Génie, Talent, Supériorité.

On est comme en présence d'un état de possession collective (le seul collectivisme qu'on ait encore constaté chez les marxistes), de satanisme véritable. Si, après leurs chefs, déchaînés en meute contre le Trône et l'Autel, les communistes répètent sans relâche: «Après avoir détrôné tous les rois de la terre nous ferons culbuter Dieu de son trône céleste», les ancêtres du marxisme ont presque toujours répété le même cri, sous une forme ou sous une autre. L'anarchiste Proudhon, qui avait répété le cri de Brissot «La propriété c'est le vol» et dont toutes les erreurs ont été appropriées par le communisme qui le cite sans relâche, n'avait-il pas hurlé sa phrase célèbre qui caractérise tout son combat: «Dieu, ce n'est que folie et lâcheté: Dieu, c'est la tyrannie et la misère; Dieu, c'est le mal. A moi donc Lucifer, Satan, qui que tu sois, démon que la foi de mes pères avait opposé à Dieu et à l'Eglise!» Et l'on sait comment, chaque fois que les démagogues rouges ont pu prendre en mains la direction des affaires, ils ont poursuivi cette guerre luciférienne, guerre larvée, indirecte ou détournée quand ils craignaient les contrecoups d'une opinion encore insuffisamment chloroformée, guerre ouverte et brutale chaque fois que l'occasion leur était propice.

Cette guerre contre Dieu ne pouvait que se généraliser contre l'ordre des choses voulu par Dieu, contre les concepts de Providence, création directe de l'homme, libre arbitre, chute originelle, révélation, rédemption, inégalité naturelle, propriété, famille, ordre social, autorité, moralité, tout ce qui peut suggérer de l'espoir à l'homme déchu et tout ce qui peut l'élever physiquement et spirituellement. Là encore la stratégie destructrice est constante, de génération rouge en génération rouge, d'auteur en auteur, car la révolution vers le chaos offre une «succession apostolique» ininterrompue.

Le premier manifeste de l'Internationale Communiste réclame Babeuf comme l'un de ses pères spirituels, et avec raison. Ce furieux démagogue rouge, qui fait école à Moscou, avait écrit: «La Révolution française n'a été que l'avant-coureuse d'une autre révolution, beaucoup plus grande, beaucoup plus solennelle, qui sera la dernière... Finie, la propriété! Que s'évanouissent enfin les distinctions révoltantes de riche et pauvre, de grand et petit, de maître et serviteur, de gouvernant et gouverné... Nous aurons l'égalité à n'importe quel prix, et malheur à ceux qui s'interposeront entre elle

et nous... Pourquoi parler de lois et de propriété? La propriété est la part des usurpateurs, les lois sont l'oeuvre des plus forts... Allez donc, mes amis, dérangez, renversez, bouleversez cette société qui ne vous convient pas. Prenez-y tout ce qui vous plaît. Le superflu appartient de droit à celui qui n'a rien. Mais ce n'est pas tout, amis et frères. Si des barrières constitutionnelles s'opposent à vos généreux efforts, renversez sans scrupule barrières et constitutions. Massacrez sans pitié tyrans, patriciens, propriétaires, ces êtres immoraux qui s'opposent à votre bonheur commun». Cent ans plus tard, en notre époque, une autre idole intellectuelle du Kremlin, le syndicaliste américain Jack London écrivait: «C'est une révolution qui bouleversera le monde, une révolution à laquelle aucune autre ne peut se comparer, qui n'est limitée que par les limites de notre planète... Le cri de cette armée révolutionnaire est «Pas de quartier! Nous voulons tout ce que vous possédez, nous voulons dans nos mains les rênes du pouvoir et les destinées de l'humanité...

Nous vous arracherons vos gouvernements, vos palais, votre aisance dorée. La révolution est arrivée, arrêtez-la si vous en êtes capable».

Dès 1880, le cri jacobin de «mort aux aristocrates!» avait été remplacé, dans toutes les organisations gauchistes rouges, par celui de «mort à la bourgeoisie, aux classes moyennes!» Le «bourgeois», dans le langage gauchiste, c'est quiconque a pu, par son travail, son talent, sa persévérance, ses économies, devenir propriétaire d'un terrain, d'une maison, d'un restaurant, un magasin, un garage, une manufacture, une boutique, un atelier, une usine, une terre, une ferme. Ayant gagné et protégé ce qu'il possède, le «bourgeois» croit à la propriété; c'est donc un contre-révolutionnaire, un homme dangereux pour tout régime communiste; il faut l'abattre sans discussion, le «liquider» sans procès, car il pourrait causer du trouble au régime en essayant de ravoir sa propriété confisquée. Les tueries de «bourgeois», les hécatombes de possédants qui ont eu lieu et se poursuivent encore derrière le rideau de fer, atteignent des chiffres fantastiques dont on ne pourra jamais connaître l'exactitude. Dans son journal «Freiheit», Johann Most avait donné le mot d'ordre: «Ce n'est plus l'aristocratie et la royauté qu'il faut détruire. C'est toute la classe moyenne qu'il faut anéantir. Exterminez toute cette engeance répugnante! La science nous donne maintenant les moyens de poursuivre la destruction générale de

ces brutes de façon parfaitement silencieuse et coordonnée».

Bakounine, une autre idole des communistes, enseigne comment assassiner les bons et sauvegarder les méchants. Il faut tuer un bon chef d'État, dit-il, justement parce qu'il est bon, et laisser survivre le méchant afin que , par ses méchancetés, il pousse plus vite les masses à la révolte. «Si vous tuez un juge injuste, écrit-il, on peut croire que vous voulez que les juges soient justes; mais si vous tuez un juge juste, on comprendra mieux que vous ne voulez pas du tout de magistrature. Si vous tuez un mauvais père, l'acte, quoique méritoire, ne conclut pas à grand-chose. Mais si vous tuez un bon père, vous frappez à sa base ce système pestilentiel d'affection familiale, de bonté aimante et de gratitude sur lequel le système actuel est échafaudé».

Après Dieu, religion, propriété, ordre, justice, famille, le gauchisme rouge s'en prend aussi à toutes les oeuvres humaines qui peuvent élever l'homme et l'anoblir. Avant que Lénine et Trotsky ne s'emparassent du pouvoir en 1917, il y avait en Russie une nombreuse et brillante classe instruite que l'on nommait Intelligentsia, formée de savants, de chercheurs, de professeurs à célébrité mondiale. Tous furent assassinés, exilés ou condamnés à mourir de faim parce que, n'étant pas de la classe prolétarienne, ils constituaient un danger contre-révolutionnaire. Depuis ce décapitement, la Russie est restée un corps sans tête, et ce qui a pu être fait d'imposant comme usines, centrales hydro-électriques, organisations industrielles, l'a été par des ingénieurs anglais, français, américains, suédois importés à haut prix, ou par des ingénieurs allemands «kidnappés» depuis 1945.

Le gauchisme rouge a toujours eu horreur de la science. Quand Robespierre envoya le grand chimiste Lavoisier à la guillotine, il s'écria: «La science est aristocratique; la République n'a pas besoin de savants». Un savant est un cerveau supérieur, et la supériorité est un crime contre «l'égalité naturelle», contre «l'esprit prolétaire»! C'est contre la civilisation elle-même qu'il faut s'armer jusqu'au dents, hurlait Proudhon. «Détruisons tout, lui renchérit Gregory Zilboorg, car la civilisation européenne est de-venue insupportable». Lunatcharsky de même affirme que la culture actuelle n'est qu'un héritage des classes bourgeoises et qu'il va falloir l'effacer du monde. Les camarades Eden et Cedar Paul, piliers du communisme anglais écrivent un livre sur le même

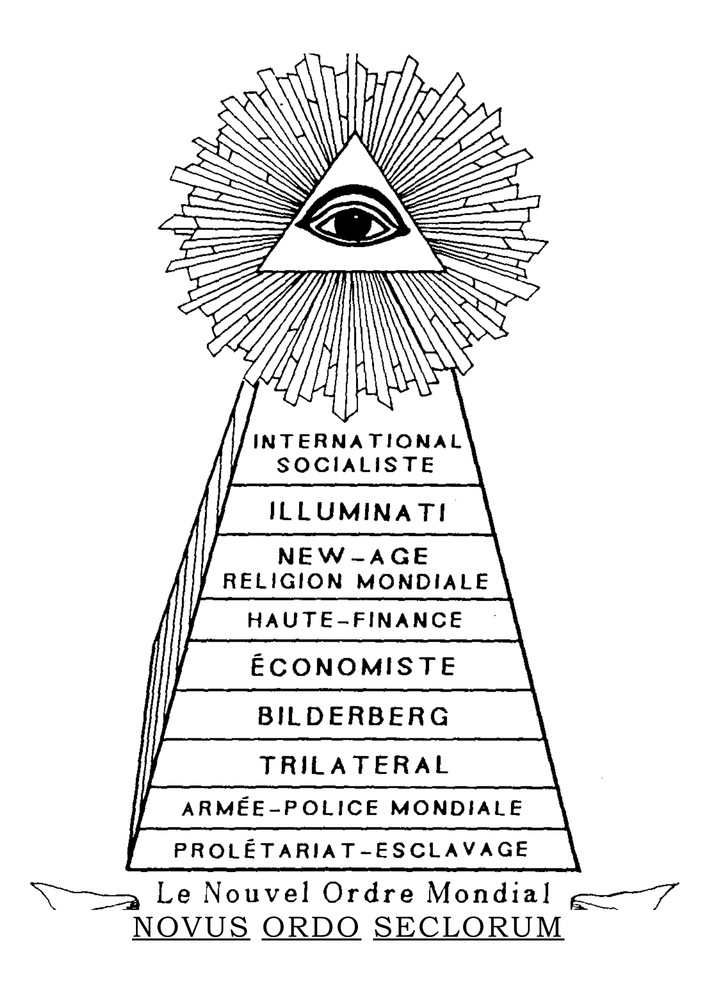
sujet. Cet ignoble esprit de destruction n'est pas seulement prêché, il est mis à exécution dès que les déments de l'anti-création peuvent le faire. Un cas typique de la sauvagerie bestiale déchaînée contre la culture est celui du professeur Florinsky, de l'Université de Kiev, autorité internationale en histoire et jurisprudence slaves, qui fut cité devant le tribunal révolutionnaire de Kiev, en 1917, pour y être interrogé. Parmi les «juges» de ce tribunal se trouvait la juive Rosa Schwartz, une ancienne prostituée publique de malodorante notoriété. Elle était presque ivre-morte quand elle monta sur le banc. Elle posa au professeur Florinsky une question idiote à laquelle le savant répondit fort intelligemment; là-dessus la Schwartz dégaina son revolver et tira à bout portant sur le professeur, qui tomba foudroyé. La culture avait été jugée et justice était rendue!

«Que périssent tous les arts, s'il le faut, pourvu que l'égalité nous reste», avait crié Babeuf dans son «Manifeste des Égaux». La «Proletarskaia Kultura» prononce avec emphase que toute production artistique jusqu'à ce jour n'a été qu'une infâme production bourgeoise parce que faite «individuellement par des individus»; elle annonce que, bien qu'un prolétaire n'ai pas besoin de culture ni de beaux-arts, toute production future devra être collective; ainsi pour qu'un roman soit «collectif», un membre du groupe romancier imaginera le sujet, un autre développera les détails de la trame, un autre écrira les descriptions, un autre rédigera les dialogues, et enfin un autre révisera l'ensemble pour que le tout ait de la consistance. Ainsi, l'oeuvre ne sera plus personnelle, individuelle, bourgeoise, ce ne sera plus une oeuvre de classe, mais bien enfin ce que le monde avait vainement attendu jusqu'à ce jour: la collective anonyme! Et, pour que les «groupes collectifs» ne soient plus tentés de revenir à l'art bourgeois, de le copier ou de s'en inspirer, on détruira au moment convenable toute production artistique et culturelle du passé, suivant l'axiome de Georges Sorel dont on se gargarise quotidiennement en Soviétie: «L'homme n'a du génie qu'en autant qu'il ne pense pas». Et «Proletarskaia Kultura», pour mieux souligner ce grand travail nécessaire, publie les stances d'un de ses poètes bolcheviques favoris: «Au nom de notre demain, nous brûlerons Raphaël, «Nous détruirons les musées et piétinerons la fleur de leurs arts». Voilà l'esprit réel du gauchisme rouge, qui hait de la haine la plus féroce tout ce que l'esprit humain a fait de beau et de grand, surtout l'esprit chrétien, l'esprit occidental, contre lequel sont exaltés tous les fanatismes de l'Asie. Rage de destruction, hystérie de nihilisme, frénésie de chaos qui ne doivent jamais s'arrêter, parce que cet esprit vraiment satanique ne peut ni ne veut permettre d'ordre d'aucune sorte;

sitôt qu'une accalmie se fait ou qu'une habitude routinière est prise, il faut encore tout chambarder, au nom du dynamisme, comme le démontrent les «purges» constamment répétées de l'enfer soviétique. Il ne faut pas que dans cet enfer, plus que dans l'autre, il n'y ait d'ordre, de coutume, de repos, de répit ou de paix. Comme l'écrivait Georges Sorel: «Violence, lutte de classes sans quartier, état de guerre en permanence» et, avec lui, le syndicaliste Pouget: «La révolution est un travail de tous les instants, d'aujourd'hui comme de demain, une action continue, une lutte de chaque jour sans trêve ni repos». Car la Révolution est une fin par elle-même, un état de chose qui ne doit jamais cesser. Comme dans le «paradis» à Lucifer!

L'esprit général du rougisme s'explique fort bien quand on considère toute la lignée des «grands chefs», qui se sont tous faits les apôtres de la haine, l'envie, les passions mauvaises, le crime, le vol, l'assassinat, le massacre à froid, la destruction délirante de tout ce que l'idée de Dieu, la sagesse et l'éthique humaine ont pu inspirer. Comme disait Lénine avec justesse à la Troisième Conférence Soviétique: «Sur cent soi-disants bolcheviki, il y a un bolchevik réel, avec trente-neuf criminels et soixante fous». Le record de l'immense majorité des chefs et prophètes gauchistes depuis deux siècles fournit une liste énorme de tarés, déments, drogués, criminels à dossiers chargés, sadiques, vicieux, ivrognes, vagabonds, déclassés, syphilitiques. La grande majorité de ces meneurs du prolétariat n'ont jamais eu de métier ni travaillé honorablement de leurs efforts physiques ou intellectuels. Leur unique occupation a toujours été de faire le mal, prêcher la destruction de tout ce qui peut se détruire, faire l'apologie du terrorisme, de la cruauté, du bain de sang, du renversement, de l'écroulement, de l'anéantissement. C'est l'esprit du mal, l'esprit du chaos, l'esprit du néant, l'esprit de la révolte rugissante et incurable, l'esprit de Lucifer auquel ils se sont voués dans leur insurrection contre Dieu et l'ordre qu'Il a établi. La faible humanité aurait bien peu d'espoir, devant l'infernale marée montante, si elle n'avait eu une promesse formelle, dès son origine première: la promesse que, si habile et si puissant que fût Satan, une Femme lui écraserait la tête et le vaincrait.

ANNEXE



Au revers du Grand sceau des États-Unis, tout en haut de la pyramide inachevée symbolisant le monde futur, c'est l'Oeil omnivoyant (ci-haut symbolisant la divinité panthéistique, signe occultiste par excellence. C'est aussi l'exact symbole du mouvement de la Fédération mondiale du British-Israël.

Ce symbole se voit aussi dans la littérature d'autres organisations promotrices d'un Nouvel Ordre Mondial.